

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction
 102.47 Administration
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESANT
 Fondateur
 REDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 45 30 60
 Départements. 48 75 37 50 75
 Union Postale. 21 50 43 86
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Le FIGARO d'aujourd'hui

a DOUZE pages.

SOCIÉTÉ DU FIGARO

La Gérance, d'accord avec le Conseil de surveillance, a décidé la distribution d'un premier acompte de 12 FRANCS 50 c. sur le dividende de l'exercice 1899.

Cet acompte, représenté par le Coupon n° 40, est payable à la Caisse sociale, 26, rue Drouot, à partir du 31 mai, à raison de :

12 francs pour les Actions nominatives ;
 11 fr. 55 c. pour les Actions au porteur.

LES CONCLUSIONS

DE

M. Ballot-Beaupré

DEVANT

LA COUR DE CASSATION

RELEVÉ DES PRINCIPALES DÉCLARATIONS
 DE M. LE RAPPORTEUR BALLOT-BEAUPRÉ

Nous croyons devoir détacher tout d'abord du rapport de M. Ballot-Beaupré, que nous donnons plus loin in extenso, les déclarations suivantes qui résument tout son rapport et qui ont produit hier la plus vive sensation :

« Les dossiers secrets ne contiennent pas une seule preuve directe, précise, de culpabilité contre Dreyfus, mais seulement des inductions contestées que l'on tire ingénieusement des pièces, parfois incomplètes, sur l'interprétation desquelles il est permis de n'être pas d'accord. A l'inverse on y trouve ce que constate le commandant Guignot, qu'il devait y avoir d'autres agents que Dreyfus fournissant des renseignements à des étrangers pendant que Dreyfus était au ministère de la guerre, de même qu'après l'arrestation de Dreyfus les mêmes étrangers ont continué à se livrer à des actes d'espionnage et à avoir à leur disposition des indicateurs ou des individus leur apportant des renseignements. »

« Les prétendus aveux, loyalement, mais inexactement rapportés par le capitaine Lebrun-Renaud, constamment niés par Dreyfus, ne sont pas pour l'admission de la demande en révision un obstacle. »

« De la discussion technique du bordereau qui viendrait en seconde ligne dans l'ordre des preuves relevées contre Dreyfus, il ne résulte pas une seule preuve. »

« Quant au bordereau, seule base du jugement du Conseil de guerre, il doit être envisagé dans ces deux éléments matériels, le papier et l'écriture. »

« Le papier pelure quadrillé du bordereau de 1894 est identique au papier pelure quadrillé employé en 1894 par Esterhazy. »

« L'écriture du bordereau est de la main d'Esterhazy, et non pas de la main de Dreyfus. »

« Messieurs, après un examen approfondi, j'ai acquis, pour ma part, la conviction que le bordereau a été écrit, non pas par Dreyfus, mais par Esterhazy. (Mouvement dans l'auditoire.) Je le crois, avec M. Charavay, un des trois experts qui, en 1894, l'avaient attribué à Dreyfus, mais qui a changé d'opinion depuis qu'il a étudié l'écriture d'Esterhazy. Je le crois, avec les trois professeurs de l'Ecole des chartes désignés en 1899 par la Chambre criminelle, MM. Meyer et Giry, membres de l'Institut, et M. Molinier, lesquels sont unanimes à conclure dans le même sens. »

Le rapport de M. Ballot-Beaupré se termine par ces lignes que la sténographie nous permet de reproduire textuellement :

Messieurs,

La solution que je propose semblerait, j'en suis persuadé, naturelle à tout le monde, si cet lamentable affaire se présentait dans des conditions normales.

Hélas ! il n'en est rien. Le bruit qui depuis plus de deux ans s'est fait autour d'elle, les discussions passionnées auxquelles elle a donné lieu, les commentaires quotidiens de la presse, les indiscretions, les divulgations de documents secrets, le débat porté en quelque sorte sur la place publique avant l'audience même, nous prouvent que malheureuse-

ment l'affaire n'est pas ordinaire. Et puis, la cause de la révision a eu des défenseurs bien dangereux pour elle, qui, par leurs criminelles attaques contre l'armée, ont blessé profondément, et irrité jusqu'à l'exaspération, le sentiment national.

Elle a eu aussi des adversaires qui, de leur côté, ont poussé jusqu'aux plus grossières violences de langage les excès de leurs polémiques. Et cette campagne, dans laquelle l'armée, d'une part, la magistrature, de l'autre, ont été l'objet d'abominables outrages, n'a pas eu pour résultat seulement de jeter dans notre pays, entre honnêtes gens qui étaient faits pour s'estimer, entre amis, entre membres d'une même famille, entre enfants d'une même patrie, des germes inquiétants de discorde et de haine.

Elle a eu pour résultat encore de troubler et de fausser les esprits à tel point que, aux yeux de bien des personnes aujourd'hui, la question est pour nous de savoir non pas si nous considérons Dreyfus comme coupable ou non, mais si nous rendrons un verdict en faveur de l'armée ou contre elle.

C'est un état d'esprit qui n'a plus rien de commun avec la justice.

Et en vérité l'on ne peut faire ni à l'armée ni à nous-mêmes une plus cruelle injure. Non, l'armée devant nous n'est pas en cause, non, elle n'est pas notre justiciable ; elle est, Dieu merci, bien au-dessus de ces discussions, qui ne sauraient l'atteindre, et son honneur assurément n'exige pas qu'on maintienne en prison un innocent.

L'innocence de Dreyfus, messieurs, je ne vous demande pas de la proclamer, mais je dis qu'un fait inconnu des juges de 1894 est de nature à l'établir. Cela suffit, aux termes de l'article 443, et par suite il y a lieu, en vertu de l'article 445, d'ordonner le renvoi devant un nouveau Conseil de guerre, pour statuer définitivement en pleine connaissance de cause.

Je le dis avec une conviction ferme, avec le sentiment très vif du devoir qui m'incombe et de la responsabilité que j'assume ; je mentirais à ma conscience si je vous proposais une autre solution.

Me trompé-je dans mes appréciations ?

Vous le déciderez, messieurs ; je m'incline d'avance respectueusement devant votre arrêt, quel qu'il soit.

Mon rapport est terminé.

LA DEUXIÈME SÉANCE

La lecture reprend, posée, claire et continue.

L'intérêt s'accroît avec les feuillets qui tournent.

M. Ballot-Beaupré aborde à présent l'exposé des raisons qui militent contre la révision. Des gens entrent dans la salle, écoutent un instant, et je lis sur leur figure leur stupeur d'entendre une argumentation antirevisionniste, qu'ils prennent pour l'argumentation personnelle du rapporteur.

C'est le même public qu'hier ; les mêmes magistrats en civil derrière le bureau des présidents ; M. Jaurès s'y trouve mêlé ; ce sont les mêmes dames dont quelques-unes sont excessivement jolies, et les mêmes chapeaux fleuris. Dans la partie réservée à l'auditoire public, il y a plus de monde qu'hier. Beaucoup d'avocats, qui tiennent à être là au moment des conclusions.

Mais les regards reviennent toujours sur M. Ballot-Beaupré, qui scande ses phrases avec la tête et le geste de sa main droite.

Comme hier on écoute dans le silence. Et rien de particulier ne se passe jusqu'à la suspension d'audience. Mais, vers trois heures, M. Ballot-Beaupré ayant déjà abordé la partie du rapport contenant son avis personnel, on sent l'émotion croître de plus en plus.

Soudain, cette phrase retentit : « J'ai la conviction que ce n'est pas Dreyfus qui a écrit le bordereau, mais que c'est Esterhazy... »

Des « ah ! » d'étonnement, de soulagement, d'émotion, partent du public. C'est l'explosion involontaire qu'on n'a même pas le temps de réprimer, et qui se calme, d'ailleurs, d'elle-même, presque aussitôt.

J'entends dire : — Tout s'écroule !... Les gens se regardent, heureux ! se sourient même sans se connaître, et se remettent aussitôt à écouter.

M. Ballot-Beaupré fait à présent la preuve qu'il n'y a qu'Esterhazy qui ait pu écrire le bordereau. Je vois Jaurès, de loin, derrière le président Mazeau ; il est éclatant comme un soleil ; de temps à autre il s'essuie le front : il a très chaud. On le devine trépidant et frémissant de joie contenue et d'enthousiasme concentré. Toute la face du tribun rit, sa bouche, ses yeux, ses traits rayonnent. Il approuve de la tête aux démonstrations, et il n'est pas le seul ; je vois, derrière les magistrats, parmi les deux rangées d'invités, des têtes qui affirment en même temps que le rapporteur ou qui se hochent devant un argument douteux.

Mais voici la fin du rapport. La péroraison est proche. Vous venez de la lire ci-dessus. Quand M. Ballot-Beaupré en est arrivé là, son organe, jusqu'alors ferme et même un peu rude, s'est amolli.

Il a un peu ralenti la mesure de sa lecture, et peu à peu, il a semblé que sa voix se mouillait, s'attendrissait dans la belle et noble émotion de l'acte si magnifiquement humain qu'il accomplissait là avec une admirable simplicité.

A ce moment, autour de moi, j'ai vu des yeux pleurer, je n'ose dire lesquels, dans la crainte — d'ailleurs ridicule, je le reconnais — d'éveiller les railleries faciles. Mais bientôt les larmes ont séché, et de toutes les poitrines un large soupir s'est échappé. Et dans ce coin de salle, dans la chaleur étouffante, durant quelques minutes, c'a été un des plus beaux spectacles qu'on puisse rêver de solidarité humaine.

Aux derniers mots du rapport : « M. le procureur général a la parole », le public n'a pu s'empêcher d'applaudir, juste assez pour ne pas froisser la majesté du lieu et la gravité de l'instant.

L'audience est suspendue :

On s'est alors répandu dans les couloirs. J'ai pu aborder M. Mornard, grâce à l'obligeance de M. Demange. Il me tardait de connaître celui dont les épaules vont avoir à supporter le fardeau d'une telle défense, et j'avais aussi la curiosité d'obtenir son impression et ses pronostics.

M. Mornard est de haute taille. Il est jeune, de trente-cinq à quarante ans, châtain, la barbe assez longue, les yeux gris, il a le parler lent et doux. Sa force de conviction, qu'on dit très grande, doit venir de la clarté de son esprit ; ses grands yeux gris-bien sont, en effet, d'une lucidité extraordinaire. Les traits sont fins. La main est longue, et ses doigts, lorsqu'il écoute, fourragent lentement et sans cesse dans sa barbe soignée.

— Si je suis content ! s'exclame doucement M. Mornard. Heureux, vous voulez dire ! Ce n'est pas tout à fait une surprise, pourtant : je savais, depuis quelques jours, dans quel esprit M. Ballot-Beaupré avait terminé son rapport. Mais c'est égal, c'est une joie ! Et c'en est une aussi de voir ainsi clarifier avec une telle maîtrise, les ténèbres d'une telle affaire.

— Vous considérez l'avis de M. Ballot-Beaupré comme capital vis-à-vis l'ensemble de la Cour ?

— Oh ! certainement ! A la Chambre des requêtes, on ne discute même pas ses rapports. Et quand l'un de nous doit plaider contre lui, il n'y va que comme un chat qu'on fouette, tellement sont grands la confiance, l'estime, et je peux dire le respect, de ses pairs et du barreau tout entier pour cet homme si probe et si modeste.

Mais voilà que l'audience va reprendre.

En rejoignant sa place, M. Mornard me dit, sur ma question, qu'il croit que M. Manau finira aujourd'hui mercredi vers le milieu de l'audience, que lui-même plaidera une séance à peu près, et que l'arrêt pourra être rendu pour samedi au plus tard.

M. Manau commence la lecture de son réquisitoire.

C'est un petit homme de soixante-dix-huit ans, la tête toute blanche, avec une longue barbe en poile toute en neige. Il a un peu l'accent du Midi, celui de Toulouse, m'assure-t-on. Ses paroles n'arrivent pas toutes à nos oreilles, les fins de phrases, surtout. Il lit. Et dès les premières lignes on sent quel sera l'esprit de son réquisitoire. La forme sera plus violente, l'argumentation plus éloquent et les démonstrations seront mêlées de réflexions personnelles dont le rapporteur s'est abstenu. Mais il paraît que c'est la forme même de ces deux œuvres juridiques qui le veut ainsi.

A 5 heures, M. Manau s'arrête.

Il terminera aujourd'hui sûrement.

Jules Huret.

AUTOUR DU PALAIS

La définition joyeuse du canon : « Un trait avec du bronze autour », s'applique assez bien à l'impression que laisse dans l'esprit une promenade aux abords du Palais de justice, en ce moment.

C'est de plus en plus le détachement, l'indifférence sereine de la rue ; c'est l'absence totale de tout ce qui pourrait ressembler à une intention de « manifester », en quelque sens que ce soit ; c'est du silence — avec deux procès autour.

Avant-hier au moins nous eûmes cette émotion légèr et, non sans charme, d'attendre pendant six heures de suite un grabuge qui ne venait pas. On le sentait inutile et improbable ; mais il restait possible. Et la police avait beau ne le guetter qu'en souriant : elle le guettait.

Hier, elle n'avait même plus cette occupation-là. Les curieux, qui n'étaient pas nombreux lundi, sont un peu plus rares encore. Les invités des deux audiences n'ont plus, au passage, qu'à exhiber le coin de leur carte, à la façon des abonnés de chemins de fer dont le contrôleur commence à connaître les figures. Entre les surveillants et les surveillés, une espèce de camaraderie s'établit. Deux photographes amateurs se sont postés sur la place Dauphine, et guettent les silhouettes notoires. Un parlementaire connu passe ; l'officier de paix l'arrête avec un sourire : « On vous photographie, monsieur. » Et l'autre, instinctivement, se guide, prend une pose.

Dans les couloirs, même tranquillité. Jusqu'à deux heures la galerie du Harlay présente moins d'animation que la salle voisine des Pas-Perdus, où la vie du Palais se poursuit comme si rien d'anormal ne se passait de ce côté-ci.

C'est un va-et-vient de chasseurs cyclistes qui vont, feuille à feuille, répandant au dehors la sténographie du rapport Ballot-Beaupré ; et des rencontrés de journalistes, d'avocats : « Rien de nouveau ? — Rien. Ballot-Beaupré aura fini dans une heure. Manau continuera. — Et chez Déroulède ? — Calme complet.

Les témoins défilent. On aura fini demain.

Et puis, tout à coup, un mouvement. Double suspension d'audience. Par les portes des deux Cours, une foule apparaît, se répand en petits groupes ; les cigarettes s'allument. Mêmes têtes qu'hier. M. François Coppée, au bras de M. Robert Mitchell, semble courir à des besognes urgentes. Et voici de nouveau Mme Séverine, très gaie ; M. Carous Duran, très grave ; M. Maurice Barrès, nerveux ; le comte Boni de Castellane, empressé autour de M. Jules Guérin.

On commente le rapport Ballot-Beaupré et cette phrase : « J'ai acquis la conviction que le bordereau n'est pas de Dreyfus, mais d'Esterhazy », qui vient d'être dite, et qui a soulevé une émotion profonde parmi les auditeurs de la Cour.

On la rapporte à M. Jules Lemaitre, qui semble suffoqué de déception ; et la réponse du distingué académicien : « Mais alors, c'est toute l'accusation qui s'effondre ! » circule à son tour de groupe en groupe et amuse beaucoup des révisionnistes. On croyait M. Jules Lemaitre mieux préparé à ce choc.

— A l'audience, messieurs !

La tranquillité des couloirs ne sera plus troublée qu'un instant, vers quatre heures, par un groupe de journalistes qui, très émus, viennent annoncer que M. le procureur Manau vient de commencer son réquisitoire, et racontent l'extraordinaire impression produite par la péroraison du rapport Ballot-Beaupré.

M. Jaurès sort de la salle d'audience au même moment. Il a la figure d'un homme éreinté, et ravi. « Je viens, nous dit-il, de vivre une des émotions les plus profondes de ma vie. »

Le célèbre orateur déclare s'associer pleinement aux conclusions du rapport : révision avec renvoi.

— Et l'acquiescement par un nouveau Conseil de guerre vous semble-t-il ?

— Absolument. Et j'ajoute que, si cet acquiescement n'était pas prononcé, mes amis et moi nous aurions beau jeu, car jamais un pareil argument, et aussi décisif, n'aurait été fourni à l'action révolutionnaire. Mais c'est une chose que je ne peux pas prévoir, et que je ne veux pas espérer. Je suis homme avant tout ; et il n'y a pas de considération de doctrine et d'intérêt de parti qui puisse me faire oublier ce que nous réclamons d'abord, c'est la justice et la vérité.

Quatre heures et demie. La grande porte de la galerie du Harlay vient de s'ouvrir, et tandis que M. le procureur Manau poursuit dans le silence de la salle voisine son réquisitoire, les assistants du procès Déroulède descendent lentement l'escalier de la Cour, en donnant des nouvelles : « Demain, plaidoiries, réquisitoire et verdict. »

Pas un cri. Lundi, des acclamations avaient salué Déroulède à la fin de l'audience. Aujourd'hui, c'est le silence. M. l'inspecteur Mouquin court vers les groupes, donne des ordres, disparaît... et revient au bout de dix minutes, après que le Palais a été évacué.

On lui demande : « Y a-t-il eu quelque chose dans la rue ? »

Il fait claquer l'ongle du pouce sur l'incisive : « Pas ça ! » dit-il.

Et ce geste résume toute l'histoire de la journée.

Fabien.

Nos lecteurs trouveront, dans le Supplément gratuit de SIX PAGES qui accompagne ce numéro, le compte rendu sténographique, IN EXTENSO, de la deuxième séance consacrée hier par la Cour de cassation au procès en révision, avec les conclusions de M. le conseiller Ballot-Beaupré.

Le FIGARO a pris toutes dispositions pour donner jour par jour la sténographie des séances de la Cour de cassation ; et afin de ne pas modifier l'aspect habituel du journal, nous publierons, aussi longtemps que besoin en sera, un Supplément de QUATRE pages ou même de SIX pages, qui sera, comme tous nos Suppléments, envoyé gratuitement à tous les abonnés et délivré gratuitement à tous les acheteurs au numéro.

Nous prions les acheteurs au numéro d'avoir bien soin de réclamer, à leurs vendeurs, ce SUPPLÉMENT GRATUIT.

Échos

La Température

La hausse du baromètre continue ; hier, dans la journée, on était à 771^{mm}. Il semble que nous nous acheminions vers le beau temps, et déjà la pluie a complètement cessé en France. La température se relève ; le thermomètre marquait hier 12° au-dessus à huit heures du matin et 21° 1/2 dans l'après-midi ; on notait 19° à Alger. En France, un régime d'Est avec temps beau et moins froid est probable. Le baromètre restait à 772^{mm} dans la soirée.

Les Courses

A deux heures, Courses à Colombes. — Gagnants de Robert Milton :

Priz de Sowray : Orgueilleux.
 Priz Jeanne d'Albret : Frédégonde.
 Priz d'Achères : Vignec.
 Priz Jumilhac : Forfar.
 Priz Franciscan-Frari : Manon.

ÉMOTION POIGNANTE

Hier, lorsque M. Ballot-Beaupré est arrivé à la partie décisive de son rapport, lorsqu'il a exprimé son opinion personnelle, lorsqu'il a affirmé que le bordereau, le bordereau base de toute l'affaire, avait été écrit non par Dreyfus mais par Esterhazy, lorsque enfin, dans une dernière phrase où l'émotion de son cœur se trahissait au tremblement de sa voix, il a dit qu'en son âme et conscience la révision s'imposait, un attendrissement profond, qui allait jusqu'aux larmes, a saisi les assistants.

Mon Dieu, oui, nous avons été émus. C'est très ridicule, n'est-il pas vrai ? Il y a là-bas, à l'île du Diable, un condamné qui, depuis quatre ans et demi biondité, sent peser sur lui la haine d'un peuple, et qui est entouré de gardiens qu'une consigne féroce a privés de tout sentiment humain, puisqu'il ne peut apparaître sans qu'aussitôt deux revolvers chargés soient braqués sur lui. Pour lui on a raffiné et aggravé les supplices que la loi impose aux déportés ordinaires. On est arrivé à l'opérette à force de pousser au noir, puisqu'on le suit, la main sur la gâchette, dans une lie entourée de requins.

Et quand, dans le tabernacle même de la justice, la voix d'un magistrat entouré de l'estime et de la vénération de tous s'élève et dit : « Il y a présomption que cet homme a été condamné à tort », nous sommes assez bêtes, nous autres, pour être émus, pour penser à ces tortures, et nous éprouvons vis-à-vis de la Patrie la honte et la douleur d'enfants apprenant que leur mère a, sans le savoir, commis une horrible injustice ; d'enfants qui voudraient s'élever pour réparer le mal qu'elle a fait. C'est idiot.

Ce qui est chic, beau, élégant, c'est de considérer comme un échec personnel la révision, c'est de s'indigner à la perspective qu'un officier français n'a trahi, et doit peut-être changer la position de traitre contre celle de martyr. C'est de dire : « Peuh ! c'est un juif. Un juif n'est pas notre frère. Un juif n'est pas un homme ! » Ce qui est chic, beau, élégant, c'est de transformer sa déconvenue en désastre national et de dire : « Quoi ! vous mettez la France sans dessus dessous pour un seul homme ! » Ce qui est faux, archi faux. Ou encore : « Vous insultez l'armée ! » A quoi Ballot-Beaupré répond : « L'honneur de l'armée n'est pas attaché au maintien d'un innocent au bagne. » Et il aurait pu ajouter que l'armée dont l'honneur deviendrait incompatible avec l'exercice de la justice serait une armée à la veille de disparaître et qui n'aurait plus de raison d'être, puisque le rôle de l'armée c'est d'être la gardienne et l'exécutrice des arrêts de la justice au dehors et au dedans.

Eh bien, dussions-nous faire rire les snobs, nous nous sommes attendris devant ce commencement de réparation et au son de cette voix d'honnête homme qui proclamait juste, légitime et nécessaire, la requête que nous n'avons cessé de formuler depuis si longtemps.

Et aussi nous avons pensé que, d'un mot, le rapporteur venait de libérer celui qui a été l'initiateur de la révision, le lieutenant-colonel Picquart. En effet, lorsque les Chambres réunies auront décidé la révision, Picquart deviendra, par la force même, le collaborateur et le pionnier de la Justice, et son maintien sous les verrous commencera à peser, comme une ignominie, sur la conscience nationale. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Malgré tous les coups de clairon qui retentissent à la Cour d'assises, ce n'est pas encore ce soir que nous aurons la révolution dans les rues.

M. le président du conseil et Mme Charles Dupuy offrent, en effet, aux présidents des Chambres et aux membres du cabinet un dîner qui sera suivi de réception. Ces invitations, lancées déjà depuis près d'un mois, témoignent de la belle confiance qu'avait M. Charles Dupuy dans la façon très calme dont se passerait cette redoutable semaine.

Il faut reconnaître que cette confiance était justifiée, et les invités de M. le président du Conseil sont au moins assurés, en se rendant place Beauvau, de ne pas dîner sur un volcan.

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, a reçu hier M. de Montebello, ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, qui va rejoindre son poste.

Les ventes d'hier. — En dépit de toutes les préoccupations actuelles, les ventes continuent à attirer les amateurs et les prix se défendent d'une façon qui doit rassurer sur les inquiétudes du moment.

A la galerie Georges Petit, la seconde vacation de la vente Valençay, avec une somme de 103,947 francs, porte à 587,210 francs le total des deux premières journées. Voici d'ailleurs quelques-uns des prix les plus intéressants : les vases de Chine et du Japon ont fait 15,000, 23,400, 6,050, 2,500, 7,000, etc. ; les porcelaines de Sèvres, 2,100, 7,650, 7,600 ; les porcelaines de Saxe et autres, 4,420, 3,900, etc. Parmi les miniatures, le portrait de Napoléon I^{er} par Isabey est adjugé 2,200 francs ; parmi les bronzes d'art, des bustes en bronze du temps de Louis XIV, 24,500 francs ; des statuettes en bronze, 18,500.

Aujourd'hui on commencera la vente des meubles.

A l'hôtel Drouot, les enchères d'hier furent également chaudes : à la vente Richard, le Nattier — la vogue se maintient décidément aux Nattier — a fait 50,000 francs ; la Médée de Delacroix, 40,500 francs ; le Chintreuil, 3,800 francs. La vente Dachery a donné 90,614 fr. : les Sisley ont fait 9,300, 5,700, 5,600 ; le Clocher de Noisy-le-Roy, refusé au Salon de 1878, monte à 8,500 francs, ce qui doit consoler les artistes qui se croient victimes des jurys.

INSTANTANÉS

GEORGES MARTY

Une volonté sous un crâne. De taille moyenne, trapu, le profil d'un Beethoven jeune, avec un regard perçant embusqué derrière un lorgnon. Le compositeur du *Duc de Ferrare* en phrases catégoriques et son geste se réserve pour les manifestations de sa pensée, en face d'un pupitre.

Musicien né, ne vit que pour son art et est le bon gardien d'un foi qui ne se démentira jamais. Est un chef d'orchestre tout à fait supérieur et dirige une phalange d'exécutants à la manière d'un capitaine qui conduit ses hommes à l'assaut.

Chef de chant très soucieux du détail, il a obtenu dans les classes d'ensemble au Conservatoire des résultats étonnants, et son enseignement à l'Opéra a produit les meilleurs effets.

Son drame lyrique, le *Duc de Ferrare*, est une œuvre ancienne déjà, mais qui a de grandes chances de trouver devant le public, qui ne s'embarrasse pas de questions de temps et de mode, une féconde jeunesse. Donnera, bientôt, dans des œuvres nouvelles, toute la mesure de son beau talent, où la science s'allie si heureusement à l'inspiration.

PAUL MILLIET

L'auteur du *Duc de Ferrare*, qu'on a représenté hier soir à la Renaissance. Une physionomie très parisienne. Grand, bien découplé, la mine avenante et la voix persuasive.

Profondément épris de littérature et de musique, surtout en ce qui concerne le théâtre, il a si bien pénétré les productions de toutes les époques et de tous les pays qu'il pourrait facilement écrire l'Histoire universelle des œuvres scéniques.

Poète sincère, il a chanté l'amour sous ses formes les plus complexes. Son poème du *Duc de Ferrare*, mis en musique par Georges Marty, méritait d'être connu depuis longtemps ; mais pour venir après *Herodias*, *Werther*, *André Chénier*, *Martin et Martine*, et tant d'autres œuvres, il n'en sera pas moins bien accueilli pour ses qualités de facture peu communes dans le domaine de notre lyrique national.

Nous avons reçu, hier, pour l'œuvre de S. A. R. Mme la princesse Valdemar dont nous parlions : reconstruction à Copenhague de l'hôpital Saint-Joseph, tenu par les Sœurs françaises de Saint-Joseph :

Anonyme..... Fr. 300
 Baron Adolphe de Rothschild..... 1,200

Mme Boulé, qui vient de mourir, et dont les obsèques ont lieu aujourd'hui, était douée d'une belle intelligence et d'une grande bonté. Femme d'un érudition dont le talent d'écrivain est resté plus célèbre que l'œuvre politique, elle était elle-même lettrée et écrivait avec élégance.

Elle était très répandue dans le monde des salons littéraires et avait des relations dans la meilleure société. On la voyait à toutes les réceptions académiques, à toutes les fêtes littéraires et, dans ce monde des lettres où les mots piquants sont, comme les abeilles autour d'une ruche, toujours prêts à fondre sur le prochain, jamais on ne l'entendit, bien qu'elle eût de l'esprit, faire acte de méchanceté. Elle était, au contraire, d'une grande bienveillance pour tous, indulgente même, et c'est assez de ces qualités pour laisser des regrets à tous ceux qui l'ont connue.

pièces en prose et en vers : *Un Drame sous Philippe II*, l'infidèle, le Passé, la Chance de France, restée au répertoire de la Comédie-Française, etc., etc., et plusieurs volumes de poésies, dont *Bonheur manqué*, qui a été le plus remarqué.

Ce sera un des gros succès de la jolie collection Ollendorff illustrée à 2 fr. que le nouveau roman de Pierre Valdaigne, *Une Rencontre*, qui fut si remarqué dans la *Revue de Paris*. C'est un livre d'une donnée très particulière, vivant, intense, où l'auteur des *Variations* et de la *Blague* nous raconte une histoire d'amour ému, vante et légère, spirituelle et attendrie.

Hors Paris

De Vichy :
« Voilà la saison lancée. Le mouvement est partout, au Casino, au Parc, à l'Établissement, autour des Concerts et autour des sources Célestins, Hôpital, Grande-Grille. Parmi les visages connus : comte Zamoyvski, comte d'Alcantara, de Ronterskiold, ministre de Suède en Russie ; Mme et M. Cunningham, secrétaire de S. M. la reine Victoria ; M. Matzner, conseiller à la Cour de Russie ; beaucoup de notabilités médicales dont la présence est un hommage rendu à la grande station nationale. »

De Dieppe :
« Quelques jours seulement nous séparent de la saison », et, par les préparatifs que fait le Casino pour recevoir ses hôtes, on peut juger de l'importance qu'elle aura. Les Parisiens savent bien que leur plage favorite n'est qu'à trois heures de la gare Saint-Lazare : aussi s'annoncent-ils plus nombreux que jamais, sûrs de se retrouver comme en famille au bord de la grande bleue. »

Nouvelles à la Main

Un employé sollicite un congé de huit jours pour se marier.
— Si je ne me trompe, répond le chef de bureau qui a de la mémoire, vous m'avez déjà demandé, l'an dernier, un congé pour le même motif.

Le gratte-papier, tout interdit :
— Cette fois, c'est malheureusement la vérité...

Chez la concierge :
— Alors ce malotru de X... n'est pas chez lui ?
— Il est absent. Mais vous pouvez laisser ici ce que vous voudrez ; nous le lui ferons parvenir.
— Ce sera bien difficile... je voulais lui envoyer mon pied... quelque part !

Taupin attend depuis trois quarts d'heure, dans une antichambre ministérielle, qu'un visiteur soit sorti.
— Vous deviez vous impatienter, lui dit avec bienveillance le ministre.
— Je ne me serais pas permis de m'impatienter, répond respectueusement Taupin ; mais, à vrai dire, je commençais à me faire des cheveux !

Le masque de fer.

AU JOUR LE JOUR

LE GÉNÉRAL GALLIENI

Le voilà donc le plus jeune de nos généraux de division ! Il n'a, en effet, que cinquante ans tout juste, étant né le 24 avril 1849. Mais comme cet avancement extraordinaire ne récompense que des services éminents, que des campagnes brillantes, que des expéditions dans la brousse, sous le soleil des Tropiques, personne ne peut y trouver à redire, et tout le monde, au contraire, approuve et loue les ministres qui ont donné de si bonne heure la troisième étoile à ce vaillant officier.

Grand, élancé, maigre, l'œil perçant, très simple d'allures, tel est au physique le général Gallieni.

Entré à Saint-Cyr en 1868, il sortit de l'École, au moment où la guerre éclatait, dans cette arme de l'infanterie de marine, si méritante et qui compte tant d'hommes remarquables — comme Marchand, pour n'en citer qu'un. Gallieni combattit ainsi à Bazelle dans les rangs de cette fameuse « division bleue » qui s'illustra, en ces sombres jours, par son héroïque résistance. Lieutenant en 1873, il partit pour la Réunion, où il séjourna pendant deux ans. Revenu en France, il ne tarda pas à être envoyé au Sénégal, où il devait trouver l'occasion de se signaler d'une façon particulière.

Tandis que le colonel Flatters essayait d'aborder le Soudan par l'Algérie et le Sahara, tandis que M. de Brazza s'efforçait d'ouvrir pacifiquement la voie de la vallée du Congo et de l'Ogoué, le capitaine Gallieni recevait à la fin de 1879 la mission de pénétrer vers le Niger par le Sénégal et ses affluents. Son but était de reconnaître la route de pénétration, et aussi de gagner la neutralité d'Amadou, le grand sultan soudanais régnant sur le Niger. Après mille péripéties, la mission Gallieni arrivait le 1er juin 1880 au village de Nango, voisin de Segou, capitale d'Amadou. Là, elle était retenue prisonnière pendant plus de dix mois : c'est seulement le 21 mars 1881 qu'elle recouvrait la liberté. Mais elle avait atteint le but qu'on lui avait assigné.

Promu chef de bataillon en 1882, Gallieni était désigné pour servir aux Antilles où il demeura trois ans. Puis il fut de nouveau dirigé sur le Soudan où on lui confiait le soin des opérations militaires des années 1886-1887, opérations qui mirent en relief ses grandes qualités militaires.

Colonel du 11 mars 1891, il s'embarqua l'année suivante pour le Tonkin et s'y révéla administrateur aussi habile qu'intermédiaire officier, pacifiant des territoires, organisant le pays, y ramenant la paix et l'ordre.

Nommé gouverneur général de Madagascar en 1896, il reprit, dans la grande île africaine, le rôle qu'il venait de si bien remplir au Tonkin. Sa sagesse, son bon sens, son esprit politique lui permirent de triompher définitivement de tous les obstacles qui lui étaient suscités et quand il débarqua à Marseille, il y a huit jours, M. Binger pouvait lui dire sans flatterie qu'il avait mérité la gratitude de la France : il avait, en effet, encouragé la colonisation, préparé par des travaux publics considérables la prospérité de l'avenir et assuré la tranquillité de notre nouvelle possession.

Une haute récompense lui était donc bien due. Il est jeune, sans doute, mais aussi bien, nous avons besoin de chefs énergiques et actifs dont l'âge n'a pas encore glacé l'ardeur. Et le nouveau divisionnaire est de ceux-là.

Maro Landry.

L'ARRIVÉE

LA MISSION MARCHAND

Par dépêche de notre envoyé spécial
Toulon, 30 mai.

La première chose à faire ce matin était d'aller chercher à la Majorité la carte permettant d'entrer dans le port pendant le débarquement de la mission Marchand. Arrivé un peu avant la confection des cartes, je vais rendre visite à un commandant dont j'ai fait la connaissance lors du départ des Russes, à l'Amirauté. Comme dans toute la ville on ne cause plus que de ce qui va venir, le commandant me dit :

— Il n'est pas un de nous qui n'ait voulu faire ce qu'il a fait.
On jugera tout à l'heure de la sincérité de ces paroles. La presse désirait naturellement aller au-devant de Marchand. Nous avions rêvé de louer un yacht, comme à fait la Ligue des patriotes de Marseille qui a frété l'*Amphion* pour venir des Bouches-du-Rhône à Toulon. Mais nous voulions aussi débarquer à l'Arsenal. Or, cela est interdit aux passagers des embarcations particulières. Qui a fait le prêt maritime, l'aimable amiral de La Jaille ? Il a mis à notre disposition le remorqueur le *Condor*. C'est dans la cabine du capitaine de ce vapeur que j'écris ces premières lignes.

Il est exactement midi et nous nous dirigeons vers le D'Assas. Seulement la marine est très punctuelle. Elle veut que tout soit bien réglé à l'avance. Les très gracieux lieutenants de vaisseau Barthe, chargé d'exécuter les instructions de l'amiral, nous a dit hier :

— Nous ne pouvons avoir affaire à tout la pres-e à la fois. Nommez un représentant qui seul nous fera connaître vos intentions, vos desirs.

Nous avons procédé séance tenante à un vote et, après avoir syndiqué notre confrère Edmond Lepelletier, qui naturellement nous appelons depuis ce moment l'amiral, quand nous lui parlons. Dans les rues, les passants se le montrent en disant avec admiration : « Un amiral ! »

Le D'Assas, qui porte Marchand, est en avance. Le programme donné hier devant être rigoureusement suivi, le bâtiment est donc à l'ancre dans la rade. En quelques minutes nous arrivons auprès de lui.

Le commandant Marchand et ses officiers sont debout sur la dunette. Les noirs sont au port d'armes, derrière les marins qui se tiennent tous par la main. Les passagers du *Condor* se découvrent et crient : « Vive Marchand ! Vive la mission ! »

En nous voyant approcher du D'Assas, les bâtiments et les nombreuses embarcations qui sont dans la rade font comme nous. Des vivats, des hurrahs partent de toutes les bouches. Nous avons l'avant-goût de la réception enthousiaste qui va être faite à Marchand et qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le sceptique Forain lui-même, qui est sur notre vapeur, ne peut dissimuler son émotion. Il s'agit de l'arrivée de la mission Marchand, de l'arrivée de la mission Marchand, de l'arrivée de la mission Marchand.

Une petite barque se dirige vers le D'Assas. Des marins portent au commandant Marchand quatre paquets. Trois contiennent les milliers de lettres et de journaux qui l'attendaient ici. Le quatrième, un uniforme que lui envoie l'intendant général Barthelet. Celui qui porte le commandant est, paraît-il, en trop mauvais état pour figurer dans la cérémonie qui se prépare.

Pendant que le commandant s'habille, le D'Assas s'avance. Il vient se fixer au coffre 5, désigné par la direction du port. Bientôt, il recevra la visite de la Santé. Une deuxième fois, nous faisons, en acclamant de nouveau la mission, le tour du bâtiment. Nous nous effaçons pour laisser passer un vapeur d'où partent des vivats éclatants. Ce vapeur a été frété par les élèves du collège des Maristes de La Seyne qui ont voulu rendre hommage au frère de leur camarade Marchand. À l'arrière est la musique du collège qui joue un pas redoublé. Le vapeur, autorisé, vient tout près, tout près du D'Assas, une demi-minute, juste le temps qu'il faut au vapeur pour passer ; les deux frères peuvent se voir, se parler, s'envoyer des baisers.

Comme nous ne voulons pas manquer la scène principale, le tableau où Marchand mettra pied à terre, Edmond Lepelletier prie le capitaine du *Condor* de nous conduire à l'Arsenal. Déjà la cour de l'Horloge est, en toutes ses parties disponibles, pleine de monde, par les soins du directeur du port, le commandant Duroc, qui répond bien à son nom ; un grand vide est effet à été réservé pour l'arrivée des troupes et la revue. Sur tout un côté sont les malthurins qui rendront les honneurs.

La barque amirale vient accoster. MM. Liotard, délégué du ministère des colonies ; le colonel d'infanterie de marine Lombard, représentant le ministre de la marine ; le colonel du Curier de Castelnau, représentant le ministre de la guerre, et le commandant Duroc y montent. La barque s'éloigne et disparaît. Elle va chercher Marchand. Tous les assistants éprouvent ce sentiment qu'on ressent, au théâtre, quand le grand premier rôle attendu va faire son apparition. Il y a dans la cour les représentants du groupe de la Défense nationale à la Chambre. Comme ils sont venus en trois voitures et que le député des Landes, le général Jaquelin, en uniforme, est dans la première, ils ont traversé la foule au milieu des cris de : « Vive l'armée ! » Deux représentants de la Corse sont là également : ce sont le sénateur Farrinole et le maire de Sainte-Marie-Siché, M. Emily, frère de l'un des compagnons de Marchand. M. Farrinole me communique cette dépêche qu'il a reçue hier à Marseille :

Le Conseil municipal de Bastia, désireux de s'associer à la manifestation qui se produira à Toulon à l'occasion du retour du commandant Marchand, vous prie de vouloir bien présenter aux membres de la mission, et en particulier au docteur Emily, les félicitations de la population bastiaise et l'expression de sa patriotique admiration.

Signé : A. GAUDIN, maire.

Deux heures approchent. Le commandant va accoster. Les officiers de marine prient le public et notamment la presse de ne proférer aucun cri. On va voir ce

qu'il est advenu de cet ordre. A deux heures moins cinq apparaît à l'entrée du bassin de l'Horloge le canot amiral, dans lequel Marchand seul est assis au milieu des officiers et des délégués. On ne le distingue pas encore, caché qu'il est par le dais du canot. Mais voici la barque contre le quai. Ceux qui sont allés chercher le commandant sortent les premiers. Bientôt le voici encadré par eux. Alors, à la vue de ce bel officier si jeune en son uniforme tout neuf, qui en moins de trois ans a accompli des miracles de courage, a traversé l'Afrique et a planté le drapeau français à Fachoda, ceux mêmes qui nous ont prié de nous taire oublient l'ordre donné et crient avec enthousiasme : « Vive Marchand ! » Comment alors ne pas faire comme eux ? Toute la cour de l'Horloge retentit de ce cri répété. Le commandant se contente de porter militairement la main à son képi.

Alors, je l'examine attentivement. Il a vraiment l'aspect d'un héros : visage ovale, moustache et cheveux épais, grands yeux noirs, nez énergique. Sur tout le visage, une presque religieuse expression de dévouement et de respect. Un officier de marine dit à côté de moi : « Il a bien la tête d'un prophète ! » Et tout le temps les cris continuent. Il passe comme indifférent au milieu d'eux et se laisse conduire à la voiture qui va le mener auprès du préfet maritime. Dans quelques minutes, il reviendra avec celui-ci. Attendez-le, pour assister au débarquement des officiers et soldats de la mission.

A deux heures et quart, le vapeur le *Tornado* vient accoster à l'extrémité du bassin. Il les amène tous à la fois. Pendant que le débarquement s'opère avec un ordre admirable, la foule crie : « Vive la mission ! » Officiers, sous-officiers et soldats sont mis comme pour la parade. On nous a dit que les Sénégalais auxquels on a envoyé des godillots qu'on leur a fait mettre sous de hautes guêtres noires y sont très gênés, mais il n'y paraît guère. Les voici qui, commandés par leurs chefs, défilent devant les marins. Ils sont, on le sait, au nombre de cent quarante et appartiennent à diverses tribus. Il y en a un surtout qui est immense. Un autre est tout petit : c'est un cannibale ! Les uns ont le visage régulier, les autres le nez épaté. Ceux-ci ont les oreilles percées, ceux-là le visage piqué de coups ou tailladé. Tous sont très noirs. Mais ce qui émerveille, c'est la résolution et la régularité de leur marche.

— Sacrebleu ! s'écrie le général Jaquelin, dire que c'est avec des soldats comme ceux-là que nous avons lâché Fachoda !

On fait un succès inouï à un tout petit noir qui a huit ans au plus ; c'est lui qui porte le guidon tricolore. Le détachement n'a point de drapeau. Comme le petit noir défile devant moi, je me mets à côté de lui :

— Comment t'appelles-tu ?
— Sidé.
— Quel âge as-tu ?
— Pas parler sous les armes.

Les noirs se rangent le long de l'Arsenal, face aux marins. Sur le côté opposé à Fachoda, la musique de l'Arsenal, puis un grand vide réservé au passage des voitures. En attendant celles-ci, il y a un instant de repos. Le maire de Sainte-Marie-Siché va embrasser son frère. De même la sœur de l'officier Germain, venue exprès pour cela de Brives-la-Gaillarde.

Je serais venue de plus loin, me dit-elle.

Je demande à un Sénégalais comment son commandant a accompli le voyage.

— Oh ! chef content. Il a reçu beaucoup de cadeaux. Mais beaucoup triste à Fachoda !

Les officiers crient : « Portez armes ! » Le commandant Marchand revient, la capote de sa voiture pleine de fleurs. Le préfet maritime lui a donné la place d'honneur et s'est mis à sa gauche. L'amiral de La Jaille, suivi des représentants des ministères et de son état-major, amène Marchand au milieu du carré. Nous allons assister à une scène fort solennelle.

L'amiral de La Jaille laisse le héros de Fachoda seul dans l'enceinte et va se placer à dix pas de lui. Il faut rappeler ici que l'on a envoyé au commandant Marchand, de la Légion d'honneur ; mais, comme le commandant du D'Assas n'est que chevalier, il n'avait pas le droit de faire un commandeur. C'est donc seulement dans un instant que Marchand pourra porter la cravate de commandeur.

— Ouvrez le ban ! crie le préfet maritime.

Clairens et tambours retentissent. Le commandant Marchand est au port d'armes. Tous les yeux sont braqués sur lui. Il plat de plus en plus. J'entends encore ce mot : « Il a l'air d'avoir un grand sentiment de sa situation. »

— Commandant Marchand, dit d'une voix forte l'amiral de La Jaille, au nom du Président de la République et des pouvoirs qui me sont confiés, je vous reconnais pour commandeur de la Légion d'honneur.

On crie : « Vive Marchand ! » Le préfet maritime lui met la cravate au cou, le frappe du plat de son épée sur les deux épaules, et l'embrasse. On applaudit. On crie : « Vive l'armée ! Vive la marine ! » L'amiral, très ému, embrasse une deuxième fois le commandant, puis se recule, laissant de nouveau Marchand au milieu du carré. Alors se reproduit, non diminuée, la même scène. L'enseigne de vaisseau Dye vient se placer devant le nouveau commandeur qui va, à son tour, prendre la parole. Nous allons pouvoir juger de sa voix de commandement. Il n'a qu'à faire ouvrir le ban pour qu'on se rende compte de l'influence qu'il a dû avoir sur les laplots.

— M. l'enseigne de vaisseau Dye, dit-il exactement comme il faut le dire, au nom du Président de la République et des pouvoirs qui me sont confiés, je vous reconnais comme chevalier de la Légion d'honneur.

Et, après avoir attaché la croix sur la poitrine de son compagnon, il le touche à son tour de son épée et l'embrasse à deux reprises. Les cris recommencent. Ah ! nous en entendrons jusqu'à la fin de journée !

Le préfet maritime va passer la revue du détachement. Le commandant Marchand lui présente, avec des compliments pour chacun d'eux, d'abord ses officiers puis ses sous-officiers. L'amiral de La Jaille les félicite tous et questionne sympathiquement les noirs. Alors, les officiers

supérieurs se groupent et tout le détachement défile devant eux.

L'amiral de La Jaille et les membres de son cortège remontent en voiture pour regagner la préfecture maritime, pendant que le commandant Marchand, après avoir serré la main de ses amis parmi lesquels les peintres militaires E.-J. Delahaye et Geo Weiss, se rend à la mairie dont le premier étage est superbement décoré.

Là se trouvent le maire et tous les membres de la municipalité. Là vont défilier les représentants de toutes les ligues, de tous les groupes, de toutes les sociétés. On n'a pas idée du nombre de discours qu'on a infligés au commandant Marchand. Les médailles, volumes, albums, objets d'art qu'on lui apporte sont prétextes à paroles. Ou me reprocherait pourtant de ne pas donner textuellement l'allocation qu'a prononcée Forain, en offrant une médaille au héros de Fachoda :

Au nom des cent mille Français membres de la Ligue de la Patrie française, j'ai l'honneur de vous prier d'accepter cette médaille en témoignage de notre admiration pour vous et pour vos héroïques compagnons.

Après chaque discours ou allocation, le commandant Marchand s'était contenté de serrer la main de son interlocuteur. Il va répondre en bloc à tous les discours.

Voici le sien, collationné par tous les journalistes ensemble.

Messieurs,
Vous devez comprendre combien je suis ému et combien je suis embarrassé pour vous exprimer mes remerciements pour l'accueil que vous me faites, ainsi qu'aux membres de la mission.

Au cours de notre expédition, il nous est arrivé une fois d'avoir peur, non pour nous, mais pour l'avenir de notre pays ; c'est le jour où, étant à Fachoda, nous avons vu arriver une flottille, venant du Nord, qui nous apportait des nouvelles de France.

En voyant dans quel état de division était notre pays à propos d'une affaire dont je n'ai pas à parler, nous avons compris que, si nous ne pouvions faire le suprême effort ; nous nous sentions que notre pays ne pourrait faire la réponse énergique et fière que dix siècles d'histoire lui avaient enseignée. La paix, un instant en question, a été heureusement maintenue ; mais je crois pouvoir dire que des paix comme celles-là, il n'y en aurait pas deux à la France par siècle. Je ne vous en dirai pas plus sur ce sujet.

Deux ou trois voix : « Oui ! oui ! nous vous avons compris ! »

Mais ceci est déjà du passé. Regardons plutôt l'avenir. Quand nous avons aperçu à Djibouti le D'Assas, que le gouvernement avait eu la bienveillance de nous envoyer, tous nous avons été heureux à la pensée que nous allions retrouver la patrie.

Nous avons eu un serrement de cœur en quittant cette terre d'Afrique où nous avons dit que la nation était contre l'armée. Eh bien ! ce n'est pas vrai ! Nous l'avons vu aujourd'hui, et grande a été notre joie en entendant les voix si étroitement mêlées : « Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République ! » C'est sur cette pensée d'union et de patriotisme que mes amis et moi nous sommes heureux de répéter avec vous : « Vive la France ! Vive l'armée ! Vive la République ! »

C'est en pleurant que le commandant Marchand a achevé ses discours. Ce t en pleurant que beaucoup de gens l'ont entendu. Ceux-là, les premiers, s'élançant vers lui. Bientôt, tout le monde voudrait lui serrer les mains. En même temps, l'effet de ce discours se répète au dehors. Une foule nombreuse, massée sur le carré du port, sous le célèbre balcon qui est l'un des chefs-d'œuvre de Puget, applaudit de confiance. Le maire invite le commandant à se montrer au balcon. On l'y pousse. De formidables hurrahs éclatent. On acclame Marchand et ses officiers.

— Mais il est attendu au jardin de la ville. Il se retire et remonte en voiture. Les délégations le précèdent, bannière en tête.

C'est une promenade triomphale que la mission va faire dans Toulon pour se rendre au vin d'honneur servi dans le jardin. On s'est raconté le fait suivant, qui a mis le comble à l'enthousiasme : le commandant Marchand et ses officiers ont voulu, dès leur retour en France, rendre hommage à ceux qui les ont précédés en Afrique. Ils se sont cotisés pour l'acquisition d'une couronne qui sera déposée demain, en leur nom, à Marseille, sur le monument élevé à la mémoire des officiers de la colonne Bonnier, qui ont été tués à Tombouctou en 1894. Au milieu d'acclamations archipréfectoriales, le commandant arrive au jardin, où du champagne est servi sur des tables nappées de fleurs.

Le maire porte un toast au valeureux officier qui répond en buvant à la ville de Toulon. Il se rend ensuite, au milieu de la même foule et du même enthousiasme, au Grand-Hôtel où il séjournera jusqu'à son départ. La cour et les corridors sont pleins des caisses et des objets rapportés d'Afrique. Contre les murs sont dressées d'interminables défenses d'éléphants. Là aussi le commandant est forcé de se mettre au balcon. On le supplie de dire un mot, rien qu'un mot. Il dit :

— Mes amis, soyons toujours unis. Vive la France ! Vive la République !

Puis il s'enferme pour changer de linge. Je comprends cela. Il est attendu à la préfecture maritime, où l'amiral de La Jaille l'a invité à dîner. N'ayant pas l'honneur d'être convié, je ne puis parler du repas qui n'a pris fin qu'à dix heures moins dix. Alors, le commandant s'est rendu au mess de l'infanterie de marine, où le général Coronna l'a invité à un punch. C'est à celui-ci, qui le félicitait au débarquement, qu'il a répondu : « Mon général, j'ai eu l'honneur de servir sous vos ordres ; pour me bien conduire, j'en ai eu qu'à m'inspirer de vos exemples. » Mais combien de choses semblables j'ai dû passer sous silence !

Ainsi je me reproche de n'avoir pas raconté que comme M. Le Hérisse répétait à l'Arsenal : « Quel admirable soldat ! » je lui ai dit : Soyez franc, vous voulez en faire un Boulanger ? Sur ces mots, M. Le Hérisse a eu un grand geste. Il m'a regardé avec indignation en se frappant la poitrine et en s'écriant :

— Moi ! jamais de la vie ! Il ne voudrait pas en être. Et d'ailleurs c'est un soldat, rien qu'un soldat, un grand Français !

Au fait, si je finissais sur ces mots ? J'ai assez travaillé et il faudra recommencer demain. La presse n'aura-elle pas, dès le matin, l'honneur d'être présentée au commandant ?

Charles Chincholle.

Post-Scriptum. — Le bruit suivant court. Je le transmets parce qu'il est

assez vraisemblable. Le commandant aurait l'intention d'aller remercier demain les Maristes de La Seyne, qui ont été d'une bonté rare envers son frère. Alors, au lieu de partir de Toulon, il prendrait le train à La Seyne. Cela n'a l'air de rien. Cela pourrait tout dire qu'au lieu d'arriver à Paris comme nous jeudi matin, à neuf heures trente, il arriverait avant nous, à quatre heures.

Et nunc erudimini !

C. C.

MM. Déroulède et Marcel Habert

EN COUR D'ASSISES

L'audience d'hier a été exclusivement consacrée à l'audition des témoignages.

A midi, nous retrouvons dans la salle le même public que la veille, un peu moins nombreux, mais plus agité.

Quand MM. Déroulède et Marcel Habert font leur entrée dans la salle, des acclamations se font entendre, si nourries, que M. Falateuf croit devoir prior les amis des accusés de garder le silence, aux cours des débats, dans l'intérêt même des représentants de la Ligue des patriotes.

M. Déroulède demande la parole :

— Quelques journaux, dit-il, ont mal interprété quelques-unes de mes paroles. Ainsi, lorsque j'ai parlé de la question sociale, j'ai déclaré très catégoriquement que le pays avait besoin d'un pouvoir fort, non héréditaire, ni viager. J'insiste sur ce point que je ne demande pas une dynastie, mais simplement un gouvernement plébiscitaire.

Insisterai-je sur les dépositions apportées à la barre par M. le commandant Lambin, chef de bataillon au 45^e d'infanterie, qui se trouvait à la caserne de Reuilly le 23 février ; sur celles du capitaine Moriot, des lieutenants de Vilers et Cornet ? Les uns et les autres affirment que, dans aucune circonstance, ils n'ont entendu M. Déroulède et M. Habert provoquer les hommes de troupe à la désobéissance.

Voici M. François Coppée.

M. Falateuf. — Je prie M. le président de demander à M. Coppée ce qu'il pense de M. Déroulède, de son caractère et de son œuvre. M. François Coppée. — Je viens apporter ici à Déroulède mon tribut de sympathie et d'admiration. C'est l'homme le plus généreux, le plus droit qu'il m'ait été donné de rencontrer. Son nom est le synonyme même du mot Patrie. Après la guerre, le président de la Ligue des patriotes a écrit des poèmes admirables qui relèvent les courages abattus. Son mot d'ordre est : « Patrie, quand même ! » En est-il un plus noble, et d'un programme plus magnifique ? En attendant, place à la Nation, le cheval du général Rogot, il s'écrit : « Sauvez la France ! » Chrétien fervent, je fais chaque jour à Dieu la même prière ! Messieurs, le vieux Parisien que je suis n'aura pas, je suis sûr, la douleur de voir un jury parisien condamner le fier, le grand patriote qui est assis sur ces bancs. (Applaudissements.)

Après M. le député Lasies, qui vient exprimer les sentiments qu'il partage avec MM. Déroulède et Habert en matière politique et sa vive sympathie pour leur caractère, le général Hervé, membre du Conseil supérieur de la guerre, nous apprend dans quelles conditions et avec quel courage le président de la Ligue des patriotes combattit à ses côtés, au 3^e zouaves, pendant l'Année terrible.

— Nous venions, dit-il, d'être battus à Froeschwiller, le 6 novembre, et je faisais partie, était à l'état de débris. Paul Déroulède vint s'y engager. Je l'accueillis avec reconnaissance.

Quelques jours après, une dame descendait de voiture accompagnée d'un jeune homme. C'était Mme Déroulède et son fils André : « Commandant, me dit-elle, si j'en avais un troisième, je vous l'amènerais. »

Quelques jours après, les deux frères recevaient le baptême du feu à Sedan. André Déroulède fut grièvement blessé.

Après la guerre, je revis Paul Déroulède à Poissy, au chevet de sa mère que les émotions de nos malheurs avaient frappée dans sa santé. La maison de Poissy était devenue le temple de la piété filiale et du patriotisme.

Notre amitié, s'écrivait-il en se tournant vers M. Déroulède, a été soudée sur le champ de bataille, elle s'est maintenue en dehors de la politique, au-dessus des passions, instable, impérissable.

J'ai un dernier mot à ajouter. Déroulède est un de ceux sur lesquels je compte pour le jour, qu'il faut toujours prévoir, où nous serons forcés de marcher à la frontière. Ce jour-là, Déroulède est de ceux sur qui nous devons compter pour rétablir la confiance, qui est en ce moment fortement ébranlée, dans l'armée, après tous les outrages qu'elle a subis. Ce jour-là, Déroulède, avec son clairon, nous rendra d'immenses services. Je demande qu'on ne brise pas ce clairon.

A ces mots M. Déroulède se lève, adresse un salut de la main au général qui est remercié publiquement par M. Falateuf, au milieu des applaudissements de l'auditoire.

Le général Lannes, ancien chef de bataillon aux tirailleurs algériens, le général Mollard proclament à leur tour que, en temps de guerre comme en temps de paix, Déroulède servit non seulement son pays avec courage et dévouement, mais que son exemple et ses paroles ont stimulé bien des énergies, revivifié bien des ardeurs sommeillantes.

La parole est à M. Jules Lemaitre.

— Il est impossible, dit le président de la Ligue de la patrie française, d'approcher Déroulède sans l'aimer et sans l'admirer, car il n'y a pas d'homme plus généreux, plus désintéressé, plus brave, plus naturellement héroïque, ni plus bienfaisant pour la patrie ; d'ailleurs très réfléchi sous sa fougue et sachant très bien ce qu'il veut et ce qu'il fait.

Un cours des entretiens que j'ai eus avec Déroulède, j'ai constaté aussi la sincérité profonde de ses sentiments républicains. Son acte de la place de la Nation, qui n'est en somme qu'un geste symbolique, a été dirigé non pas contre la République, mais uniquement contre les abominations du régime parlementaire tel que nous le voyons fonctionner, et, à ce titre, son geste est évidemment celui d'un très grand patriote.

La mince et longue silhouette de M. Maurice Barrès apparaît à la barre. L'auteur des *Déracinés* a été, le 23 février, le compagnon de Déroulède. Il approuve donc complètement son acte. « Le point de départ a été l'élection de M. Loubet, qui, déclare le témoin, s'est fait le protecteur des concessionnaires panamistes.

Interruption du président : M. Barrès riposte qu'il parlera quand même, sans se départir de sa modération habituelle. A la longue, M. Tardif se résigne et n'insiste plus.

Nous avons vu, continue M. Barrès, que la population de Paris avait fait à la gare Saint-Lazare un accueil détestable à

M. Loubet, et étant données nos opinions, je me suis dit qu'il était très probable que Déroulède prendrait la décision d'agir.

J'allais le trouver. Il me dit qu'il était, en effet, disposé à son acte. Il ne m'a pas indiqué les moyens ; il m'a déclaré seulement qu'il désirait m'avoir dans cette journée, après de lui comme témoin. C'est ainsi qu'après avoir dîné avec lui la veille, j'ai déjeuné le jour de l'acte.

Nous sommes montés en voiture ensemble pour nous rendre place de la Nation : Déroulède me dit qu'il avait sur lui une somme de cinquante mille francs et que, en cas d'accident, je saurais qu'il avait cette somme à retrouver.

Nous sommes entrés dans une maison d'où nous sommes sortis quand une grande agitation se manifesta place de la Nation.

s'explique pas que le succès ne soit pas venu plus tôt à ce charmant endroit. Cela tient à ce qu'il lui manquait un hôtel pourvu de tout le confort exigé des voyageurs.

En dotant le pays d'un établissement de premier ordre sous le rapport du confort, la Société du Grand Hôtel a fait faire un pas énorme à la prospérité de Vallorbe. Il faut lui rendre cette justice et les touristes la lui ont rendue avant nous.

BALE. — Avant leurs excursions en Suisse, les étrangers s'arrêtent de plus en plus à Bâle, dont les curiosités, à commencer par le musée, sont bien faites pour intéresser le public. L'hôtel des Trois-Rois, qui joue un rôle si important dans l'histoire de la ville, conserve toujours l'avantage d'une installation remarquable sur tous les points, et d'une situation incomparable au bord du Rhin. Aussi, est-ce le séjour préféré des voyageurs qui y trouvent l'accueil le plus hospitalier.

Argus.

Figaro à la Bourse

Mardi 30 mai.

Les cours ont été soutenus jusqu'au moment de la réponse des primes — et je ne puis même dire mieux que soutenus, puisque, pour la plupart, ils se sont inscrits au-dessus de ceux d'hier. Mais, une fois la réponse effectuée, on a un peu lâché pied. Des réalisations sont arrivées, assez légères d'abord, puis plus accentuées; si bien que nous finissons en recul, pas bien méchant, du reste. Le motif invoqué par les réalisateurs, vous vous en doutez bien, puisque, depuis six ou sept liquidations, on nous le sert, régulièrement, au bon moment. C'est, comme les autres, c'est de la cherté présumée des reports qu'il retourne. Au fond, je pense qu'on n'est pas très, très effrayé; sans qu'il recule effectivement plus vite. L'argument invoqué n'a donc que la valeur d'un prétexte.

Le 3 0/0 est à 101 92, après 102 15; le 3 1/2 0/0 à 102 45 après 102 62. Ce sont des moins-values de 15 et de 17 centimes; et la tendance ne s'améliore guère après Bourse. Au comptant, 5 centimes de diminution pour le 3 0/0.

L'Extérieure espagnole perd 7 centimes à 64 27 après 64 30 et 64 75. Les Bons cubains continuent à s'affaiblir, mais modérément; le 6 0/0 reste à 278, le 5 0/0 à 245. Sur l'Italien, rien qu'un mouvement de 5 centimes; on ferme à 95 75 après 95 90. Aucun changement sur les rentes 3 0/0 russes. Sur les rentes turques, nous retrouvons les habitudes et minuscules variations de 2 à 5 centimes auxquelles ces valeurs se cramponnent depuis quelque temps; le C est à 27 05 après 27 15, le D à 23 après 23 10. La Banque ottomane est lourde à 504. Le 4 0/0 brésilien perd 10 centimes à 87 20, le 5 0/0 30 centimes à 71 55. Mais, comme toujours, les valeurs provinciales du Brésil conservent la plus grande fermeté, et la Minas Gerais, à 379, n'a rien perdu de l'avance prise hier et les jours précédents.

La Banque de Paris est à 1,428, le Comptoir à 618, le Crédit foncier à 735, le Crédit lyonnais à 938, l'Union générale à 604, la Banque internationale à 638, la Banque des Valeurs industrielles à 225. Et la plupart de ces cours sont semblables à ceux d'hier. En tout cas, les différences en plus ou en moins ne dépassent jamais 2 à 3 fr., ce qui est absolument insignifiant pour des valeurs de ce prix.

Le Nord gagne 4 fr. à 1,924. Le Nord est ferme à 2,168. L'Ouest à 1,801, reprend toute son avance du début de la semaine.

Le Suez recule de 3,712 à 3,700, la Thomson-Houston de 1,573 à 1,560, le Rio de 1,227 à 1,220 après 1,217 et 1,232. La De Beers de 741 à 738, les Métaux de 505 à 502. Rien autre à signaler, sauf une hausse de 45 fr. à 2,955 sur cette vieille folle de Sosnovice.

Le Boursier.

MINES D'OR

La situation est restée la même, hier. Tout comme la veille, les marchés anglais et français n'ont pas montré beaucoup d'animation, et il se peut que nous ayons encore à compter avec quelques séances de calme. En effet, le Derby anglais va tenir, aujourd'hui, une grande partie du monde des affaires éloignée de Londres, et, sans doute, les échanges se feront à peu près normaux. Enfin, il nous faut attendre un peu pour avoir des nouvelles positives sur la conférence de Bloemfontein qui doit commencer aujourd'hui, et sur les résultats qu'elle donnera.

En attendant, à Londres, on maintient les cours précédents, ou on s'en écarte peu. La Crown Reef recule sans changement, à 18 liv. (232 fr. 78). De même la Glen Deep, à 4 liv. st. 5/8 (116 fr. 59). Rose Deep, 4 liv. st. 5/8 (267 fr. 85), main démandée, 4 liv. st. 5/8 (267 fr. 85), légèrement plus lourde, à 12 liv. st. (302 fr. 52).

À Paris, la spéculation s'abstient, surtout à cause de la liquidation, mais les portefeuilles continuent leur œuvre d'absorption. Aussi, et bien que l'on n'ait pas obtenu hier tout à fait aux plus hauts cours du jour, la tenue du marché reste satisfaisante dans son ensemble.

L'action Goetz et Co est à 80 fr. 50, à peu près comme la veille; Lancaster, à 97 francs, Village, à 238, après 240 francs, et May Consolidated, à 141 francs, sans grandes variations.

Henry Dupont.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Oréal-Volga. — Avis de répartition. — Les souscriptions de 1 à 50 obligations seront servies intégralement, et au delà il sera fait un réduction de 30 0/0. Le versement de répartition de 100 fr. devra être effectué au plus tard le 10 juin. Les souscripteurs qui désireront libérer entièrement leurs obligations auront à verser 430 fr. 75 par titre.

La Banque spéciale des Valeurs industrielles vient de terminer avec un plein succès l'émission de la Compagnie générale commerciale et industrielle, au capital de 10 millions de francs.

Les titres de la Société nouvelle mis à la disposition des porteurs d'actions et de parts de fondateur de la Banque spéciale ont été demandés par plus de 2,500 souscripteurs.

UN CENTENAIRE

à la Comédie-Française

On a fêté hier à la Comédie le centenaire de la réunion générale des Comédiens français (11 prairial an VII), qui était auparavant, comme on sait, séparés en deux troupes quasi officielles. On a joué le *Cid* avec MM. Mounet-Sully, Silvain, Paul Mounet, etc., Mmes Dudy et Hadamard, et l'*Ecole des maris* avec MM. Coquelin cadet, Silvain, Le Bary, de Féraldy, etc., Mmes Bartet, Marcy et Kalb.

Le spectacle s'est terminé par un *Complément au public*, rédigé d'une plume alerte et fine par M. Claretie, administrateur général. Ce complément a été lu par M. Mounet-Sully.

Nous sommes heureux de pouvoir le donner à nos lecteurs :

Messieurs, messieurs, il était d'usage autrefois, parmi les Comédiens français, d'adresser au public, à la clo-

ture annuelle comme à la rentrée, une harangue, un *complément* qui résumait l'exécution épuisée ou annonçait les travaux de la saison nouvelle.

Vous ne vous permettez de faire revivre, pour un soir, un usage aboli; de fermer le siècle accompli, d'ouvrir celui qui va commencer demain, de saluer les auteurs disparus dont les œuvres demeurent, les comédiens qui firent notre gloire, et de célébrer ainsi le fait historique dont nous fêtons le centenaire aujourd'hui.

Il y a cent ans, la Comédie-Française avait fait disparaître. Ces auteurs, dont l'unique pensée depuis Molière était de bien servir la Maison du Maître, s'étaient divisés pendant la tourmente qui secouait et renouveau la France, les uns enthousiasmés par la Révolution, les autres emprisonnés par la Terreur. Des théâtres divers, Feytaud, Louvois, l'Odéon, le théâtre de la République, avaient successivement recueilli les débris dispersés de la Maison de Molière. La Comédie-Française était partie dans Paris, et il n'y avait plus de Comédie-Française !

Elle était si bien morte qu'à la date du 20 avril 1799, lorsqu'on voulait célébrer le premier centenaire de l'auteur d'*Athalie*, ce ne fut pas la Comédie, ce fut le petit Vaudeville de la rue de Chartres qui rendit l'hommage au grand Racine. A défaut des auteurs classiques, ce furent des chansonniers qui s'unirent pour glorifier l'immortel poète de la femme et de l'amour.

Mais un mois après, tout change ! Le Directoire devança la pensée de Bonaparte. Deux hommes que nous ne devons pas oublier, François de Neufchâteau et Malesherbes, s'employèrent à la difficile tâche de réunir les débris épars du théâtre, d'apaiser les colères des comédiens devenus rivaux, et le 11 prairial an VII, le jour où les troupes réunies se retrouvaient ici même, la Comédie-Française renaissait plus vivace et cette journée inoubliable réconciliait pour toujours les frères ennemis.

Le 30 mai 1799, le Théâtre-Français de la rue Richelieu avait ouvert par le *Cid* et l'*Ecole des maris* la salle qu'il n'a plus quittée depuis un siècle. Le 30 mai 1899, le Théâtre-Français a donné le même spectacle qu'il affichait il y a cent ans.

Entre ces deux dates, messieurs, que de fêtes, que d'événements et que de gloire ! Les tragi-comédiens de la République et comédiens de la Nation fraternisant sous le fier patronage de Cornélius et de Molière, marchant désormais, comme aujourd'hui, unis et fidèles à la devise du logis : *Tous pour un, un pour tous*.

On peut dire que depuis cette soirée, date plus décisive pour elle que celle du fameux décret de Moscou, la Comédie-Française a vibré de toutes les émotions de notre histoire nationale, apportant son effort à toutes les heures de gloire et, aux heures de deuil, fermant ses portes, excepté pour les blessés. Et ce soir, devant vous, dans ce théâtre qui a vu passer tant d'ombres glorieuses, entendre les larmes et les rires des comédiens, les cris des poètes, il me semble voir se dresser pour vous saluer, comme nous le faisons nous-mêmes, ces grands artistes dont les bustes peuplent le logis illustre : Molière, Molière, Contat, Fleury, Duchesnois, George, Lafont, Monrose, Firmin, Anais, les Brohan en comptant Jeanne Samary, par elle-même, Samson, Geoffroy, Régnier, Provost, Beaumont, Ligier — ces rivaux, ces émules, ces amis, ces maîtres — et les plus grands de tous, Talma, Rachel, Mlle Mars !

À côté d'eux voici ceux qui les inspirèrent, ces grandes voix maintenant muettes auxquelles ils prêtèrent leurs voix : après Étienne, après Arnaut, applaudis sous le premier Empire, voici les nouveaux, les rénovateurs, ceux qui furent les jeunes et qui sont les ancêtres : Casimir Delavigne, Vigny, Victor Hugo, Dumas père, Scribe, Musset, Balzac, Ponsard, George Sand, Jules Sandeau, Emile Augier, Alexandre Dumas fils, Octave Feuillet, Auguste Vachette, Edouard Pailleron, le disparu d'hier ! « J'en passe et des meilleurs », il semble qu'on évoque, avec ces noms de tragédiens, de comédiens et de poètes, toute une époque d'art et de rêve !

Messieurs, cette époque est l'œuvre du siècle, le labeur de ces cent années de gloire que nous célébrons aujourd'hui. Et dans cette gloire, le public a sa part, la meilleure, la plus sûre : il est le collaborateur, il est le guide, il est le juge, il est l'ami. C'est lui qui nous soutient, qui nous avertit, qui nous attire.

Permettez-moi, je vous le répète, d'en revenir pour un soir seulement à l'usage de l'ancien régime, et de remercier, au nom de la Comédie-Française, de remercier en vous, avec une émotion sincère, toutes les générations de spectateurs qui fidèlement ont encouragé le théâtre depuis un siècle ! Ce sera payer une double dette de reconnaissance, la nôtre et celle des années. Si les rivalités ont souvent attardé les Comédiens, toujours votre souvenir a été resté fidèle et la défense. Que ce soir vous dise notre profonde gratitude !

Et puisqu'un siècle nouveau se lève, laissez-moi, messieurs et messieurs, souhaiter à la Comédie-Française — comme à la France elle-même — un avenir digne de son passé ! Laissez-nous, nous les comédiens d'aujourd'hui, fêter l'art immortel qui grandit aussi la patrie, en saluant d'avance les acteurs à naître, les artistes à venir, les hommes, en quelque coin du grand Paris, une inspiration et une foi dans quelque volume du vieux Corneille ou du grand Molière.

Pour tout dire, messieurs et messieurs, en saluant devant vous, qui êtes, qui avez été, et qui serez nos collaborateurs de toutes les heures, saluons avec vous les espoirs, les œuvres et les rêves des comédiens et des poètes de demain !

Et merci, encore une fois, au nom de notre chère Comédie-Française !

On a beaucoup applaudi M. Mounet-Sully et l'auteur du complément.

J. H.

LES THÉÂTRES

Théâtre lyrique de la Renaissance.

Le *Duc de Ferrare*, drame lyrique en trois actes, de M. Paul Milliet, musique de M. Georges Marty.

Le Théâtre lyrique de la Renaissance achève la série de ses essais, tel le bateau qui tâte la mer avant de se mettre en route. La représentation de *l'Enfant prodigue* ne s'explique que par l'impossibilité où l'on se trouva de réunir rapidement une troupe chantante; celle de *Barbier de Séville* un peu moins et celle de *Martha* pas du tout. Celle du *Duc de Ferrare*, qui a eu lieu hier, l'est absolument, car il s'agit cette fois d'un ouvrage nouveau, de la première partition d'un compositeur de réel talent. L'occasion me paraît donc bonne, après avoir encouragé les débuts de l'entreprise, pour déclarer nettement qu'une troisième scène musicale n'aura de raison d'être dans l'avenir, artistiquement parlant, qu'en servant à faire connaître au public les chefs-d'œuvre ignorés — il y en a beaucoup — et les pièces inédites — il y en a plus encore. — Quant aux opéras et opéras-comiques déjà divulgués ou soi-disant célèbres, leur place n'est pas là.

M. Marty, qui remporta le Prix de Rome en 1882, écrivit le *Duc de Ferrare*, sa première partition, je le répète, à son retour de la villa Médicis. Il y a donc une quinzaine d'années qu'il en conçut le

plan et le mit à exécution. La simple équité nous commande d'établir ce point et de tenir compte de ses conséquences pour formuler notre jugement. Est-ce en parcourant l'Italie, en visitant la ville de l'Arioste et en y voyant l'endroit où le margrave Nicolas III fit décapiter, vers 1425, sa femme Parisina Malatesta et son fils naturel Hugues, amants incestueux diversement chantés par Byron et par Donizetti, que le jeune musicien eut l'idée de reprendre l'antique sujet de *Phèdre* et de le traiter lyriquement ? Je ne sais. Toujours est-il que la terrible aventure dont un poète et un compositeur avaient précédemment tiré parti, semble avoir inspiré M. Paul Milliet, au moins dans les grandes lignes de l'événement et tragique libretto qu'il a donné à M. Georges Marty.

Voici l'essentiel de ce libretto : le farouche et cruel duc d'Este vient d'unir son autome à un printemps. Il envoie au devant de Reginella, sa femme, Alfonso, son fils, qui sans la connaître, la sauve, sur la route, d'un péril de mort. Et cela décide aussitôt de la destinée des enfants. A peine a-t-il revu l'épouse que l'époux part pour la guerre, laissant à celui qui lui soupçonne déjà vaguement le soin de garder l'honneur de la maison. Pendant son absence, la faute est commise et, sous nos yeux, tombent dans les bras l'un de l'autre Reginella et Alfonso. Le duc, rentré précipitamment à Ferrare, ne peut douter de ce qui se passe et, à l'aide d'une ruse abominable, fait tuer l'amant par l'amant lui-même, qu'il livre ensuite aux coups furieux de ses soldats. Sombre et sauvage dénouement qui, par sa grandiose horreur, rappelle certaines vengeances de maris du théâtre espagnol.

La partition, en ses théories, témoigne de deux influences souveraines et contradictoires : celle de Wagner, le Wagner de *Tristan et Isolde*, et celle de Gounod, le Gounod de *Roméo et Juliette*. Je ne le reproche pas plus que de raison à M. Marty, car je défie qui que ce soit de se montrer absolument original et personnel à ses débuts. Le système adopté est celui du *leit motif*, de la mélodie à l'orchestre. Mais ici le *leit motif*, de caractère tout plastique, subit peu de transformations et ses retours continus ne sont pas sans monotonie. D'autre part, la mélodie, confiante à tel ou tel instrument, n'est presque jamais chantée par la voix et le style syllabique qui s'ensuit, diminue, selon moi, la force expressive des paroles. Ces réserves faites, il me paraît de louer la fermeté d'écriture, la vigueur de touche qui marquent les pages principales de l'œuvre. J'ajoute que le charme ne manque point à l'œuvre; je n'en veux pour preuve que la jolie phrase du premier duo dit par Reginella. Enfin le dernier tableau, violent, rapide, où la musique brève, nette, brutale, entrecoupée de silences, suit très bien l'action, est d'un sentiment dramatique excellent. Comme le théâtre qui lui a offert l'hospitalité s'essaye en ce moment, M. Georges Marty s'est essayé en composant le *Duc de Ferrare*. Ces essais sont des plus honorables.

M. Séguin dessine magistralement, en artiste de haute probité et de rare autorité, la figure du mari; M. Cossira prête ses belles notes de ténor, justes, vibrantes et amples, au rôle d'Alfonse; Mlle Martini tient avec talent celui de Reginella; MM. Soulaux et Delaquerrière, Mlle Lebey paraissent en des personnages accessoires. On a applaudi, acclamé, rappelé M. Marty, qui a dirigé de façon précise, sûre et simple, l'exécution orchestrale de son ouvrage.

Alfred Bruneau.

COURRIER DES THÉÂTRES

À la Comédie-Française, c'est M. Delaunay qui jouera, le 6 juin prochain, le rôle de Pierre Corneille dans *Deux Amis*, à-propos en vers de M. Tancrède Martel, qui donnera pour le 23^e anniversaire de notre grand tragique.

À la Comédie-Française, à dix heures, examen des classes de MM. de Martini, Vernaele, Mangin et Mlle Ferrand (solfège des chanteurs).

De 4 à 8 heures, mise en loges (harmonie). Résultats de l'examen des instrumentistes qui a eu lieu hier. Sont admis au concours de fin d'année :

Classe de M. Kaiser : MM. Arcout, Baudouin, Doucet, Dussausoy.
Classe de M. Cuignache : MM. Arthur Baudet, Biver, Cabaret, Clerc, Deré, Huis, Matignon, Melin, Montfaucon, Savary, Théron.
Classe de M. Rougnon : MM. Lucien Boulois, Cardon, Jacob Lortet, Macoc, Marchet, Paul Minsart, Robert Morand, Rinchel.
Classe de M. Bourdon : MM. H. Cour, Gaston Dubois, Gillet, Hermans, Lamoret, Langrand, Leitter, Morel, Rambourcy, Troupe.
Classe de M. Schwartz : MM. Delgrange, Elcus de Francmesnil, Jean Marion, Nizet, Pesse, Schoual, Tourret, Vandermotte.
Classe de Mlle Hardouin : Mlle Famé, Madeleine Watras, Planques, Lenoir, Marcelle Lavarenne, Jannot, Leroux, Moulinet, Décorché, Derbez, Cerf.
Classe de Mlle Leblanc : Mlle Bourge, Zha, Pererol, Davain, Merlin, Meuret.
Classe de Mlle Renard : Mlle Gabel, Paltot, Suzanne Sauvaistre, Fèvre-Goud, Patis, Denise Sauvaistre, Daumain, Julien, Béguin, André, Nodis, Parriard, Poullain.
Classe de Mlle Marcon : Mlle Lemann, Richel, Weiss, Dailly, Merlot, Gicquel, Lenighe, Abadie, Dupré, Claire Boussel.
Classe de Mlle Toy : Mlle Alice Morhange, Gille, Millard, Jeanne Garnier, Morin, Bieau-Bussière, Hélène Morhange, Braun, Sabatier, Recourer.
Classe de Mlle Mayer : Mlle Charlotte Ambrossetti, Cottard, Ruby, Juliette Ambrossetti, Popitz, Peguin, Morillon, Charlotte Lamy, Antoinette Lamy, Davain.
Classe de Mlle Lhoté : Mlle Lacroix, Augustine Lacroix, Catherine, Marois, Mauger, d'Aubreville, Rollier, Barbé, Elie, Ganeval, Sellier, Réal.

Les examens, commencés à neuf heures du matin, se sont terminés à huit heures du soir !

L'Opéra-Comique, étant tenu de donner avant la fin de la saison la reprise de *Joseph et celle de l'Éclair*, remet aux premiers jours du mois d'octobre les débuts annoncés de Mlle Gerville-Réache.

La nouvelle pensionnaire de l'Opéra-Comique ne paraîtra, naturellement, sur aucune autre scène avant ses débuts.

La représentation de *Cendrillon* annoncée pour le dimanche 18 juin ne pourra pas avoir lieu à cette date. M. Fugère allant ce même jour à La Flèche, prendra part à la représentation organisée en l'honneur de Léo Delibes. *Cendrillon* sera jouée le lendemain 19.

Ce soir, au Gymnase, clôture annuelle avec *Marraine* et 1807.

Ce soir, au théâtre des Variétés, 1000 repré-

sentation du *Vieux marcheur*, de M. Henri Lavedan.

À la Vaudeville : N. Porel vient d'engager à de brillantes conditions Mme Marie Magnier pour créer le principal rôle dans la *Bonne hôte*, pièce en trois actes de MM. Janvier de La Motte et Marcel Ballot, qui sera jouée au commencement de la saison.

Ce sont les auteurs qui ont demandé l'excellente comédienne à M. Porel.

Nous apprenons la mort d'un brave comédien, qui appartenait en dernier lieu aux théâtres de la Gaîté et du Palais-Royal. Charles-Arthur Bellot est décédé dimanche, dans sa soixante-septième année, en son domicile, rue des Bois-de-Colombes, à la Garenne-Colombes, où il s'était retiré.

Les obsèques auront lieu, aujourd'hui mercredi, à deux heures, à l'église de Colombes.

Le prochain spectacle de l'Œuvre, le *Triomphe de la Raison* et le *Dialogue de la Maréchale*, de Diderot, passera le 10 juin.

De Livourne : M. Domenico Mascagni, le père du jeune compositeur italien, vient de mourir ici.

On ignore généralement que l'auteur d'*l'Art* est d'origine des plus modestes. Pourtant, il ne s'en est jamais caché, au contraire. Et au risque de le blesser dans ses sentiments intimes, nous dirons que son premier soin, après le succès retentissant de *Cavalleria rusticana*, fut de venir en aide à ses parents et à ses frères. A son père d'abord, qui, modeste boulanger, avait eu du mal à élever sa petite famille; à ses deux frères ensuite, qui étaient de simples ouvriers.

À son père, il assura une vieillesse sans soucis; à ses frères, il acheta des fonds, et de simples manœuvres en fit des signori.

Ceci explique pourquoi tout ce qui a un nom dans le monde artistique italien a pris une part très vive à la douleur qui frappe le jeune maestro.

Jules Hurst.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : Au Nouveau Cirque, matinée à 2 h. 1/2.

À la Bodinière, à 3 heures : représentation de *l'Épave*, comédie à 1 acte de M. Eddy-Lévis, jouée par M. Abel Deval, de la Renaissance, et Mme Marcelle Valdey, du Gymnase. La représentation sera précédée d'une conférence de M. Eddy-Lévis sur la *Nuance dans le sentiment*.

À 4 h. 1/2 : 2^e représentation de *Modern Style*, *Dossier secret*, *l'Habitude*, *l'Éprouvette*, quatre scènes inédites de M. Michel MM. Denenbourg et Vauthier.

À 4 h. 1/2 : à 4 h. 1/2 : *Le Pain de ménage*, comédie en 1 acte de M. Jules Renard, jouée par M. Tarride et Mlle Blanche Tournier. Le *Pain de ménage* et le *Bon Génie*, féerie en 3 actes de M. Alphonse Allais, jouée par MM. Guyon fils, Noël Réty et Mlle Léa Dorville. À 4 h. 1/2 : *Qu'est-ce que tu prends pour ta revue ?* revue de MM. F.-A. Rouget et J. de Mauprey, jouée par Mlle Reine Siddy, *l'Indivisible mélomane*, pantomime de MM. Ch. Raffalli et H. de Gorme, jouée par Mlle H. Régier, J. Régier et M. Stubb, de l'Opéra.

Demain soir, au Nouveau-Théâtre, concert donné, avec l'orchestre Colonne, par le pianiste Alphonse Thibaud, de Buenos-Ayres.

C'est demain jeudi que Fragon reparait au programme de l'Alcazar d'Été. Demain également, débuts de M. Roy, de nos danses lumineuses inédites viennent d'obtenir un prodigieux succès à l'étranger.

La troupe de l'Alcazar ne compte d'ailleurs que des artistes hors pair, tels que Polin, Maurel, Jaquet, H. Helme, Mmes Verly, Rosalba, Lise Fleuron; que des attractions de tout premier ordre, telles que le théâtre mécanique de John Hewell et l'Homme-Protée, le chanteur à transformations.

Hier, aux Mathurins, réunion des plus mondaines, pour applaudir l'exquise Raphaële Sisos et l'élegant Paul Plan, dans la *Fin d'un flirt*, comédie de M. Baude de Maurice.

Une conférence de M. George Vanor, très amusante et très documentée sur le flirt ancien et moderne, précédait la représentation de *la Fin d'un flirt*, dont la deuxième représentation aura lieu vendredi prochain.

Marguerite Deval, Tarride et Guyon fils partiront prochainement à Londres pour y donner les *Petites Mouches*, de Michel Carré. Donc *Vire Valse*, qui en est à sa 38^e représentation, ne sera plus joué que sept fois.

Nouveaux débuts demain à Marigny. D'abord les Krems qui renouvelleront les anciens jeux gaulois, ces combats où l'adresse se mêlait à la force. Puis Nona Manies, la première danseuse javanaise qui nous aura été donnée d'applaudir, depuis l'exposition dernière. Ensuite les sœurs Montier, reines de la barre fixe. Enfin, les Schwartz, les humoristes vrais virtuoses de la parodie.

Le comble de la célérité. L'American Biograph fera défilé ce soir, aux Folies-Bergère, le débarquement du commandant Marchand. C'est donc avant même son arrivée à Paris que la foule élégante, qui chaque soir fréquente au music-hall de la rue Richer, pourra saluer le héros de Fachoda.

Les frères Isola ne pourraient composer un programme plus réussi que celui de Parisiana. Avec la revue de MM. Ferrier et Fursy. *Plus que rapide*, ce sont les fées de la mise en scène, et le piment des couplets hardis; avec l'étonnante bouffonnerie de M. Gardel-Hervé, la *douille* de *chez Maxim*. Demain en matinée populaire, le même programme.

Grâce au succès sans précédent de sa féerie *Ohé Venus* la Cigale est constamment en fête. Fête de la 100^e représentation, fête des ballons rouges, fête des fleurs !

Ce soir mercredi, à minuit, ce sera la fête du directeur, de l'auteur, des artistes, des musiciens, du personnel et des amis de la maison. Cent cinquante convites, distribués par petites tables sur la scène et dans le joli bar qui lui fait suite. On pourra se croire aux vendanges de Bourgogne, ou mieux encore, aux vendanges du succès.

Demain, au Jardin d'Acclimatation, à trois heures, concert avec le programme suivant : *Sans-cervelle* (Auvray). — *Les Gueules*, ouverture (Litol). — *Le bal de Gilette*. — Fantaisie sur *Carmen* (Bizet). — Polka pour quatre pistons (L. d'Arca). — Exécution par MM. Lachaud, Koch, Fournier et Dubouche. — *Le Gâteau de Bacchus* (L. Delibes). — Air et quatuor de *la golette* (Verdi). — *Rouge et Noir*, polka (J. Méliès). — Ouverture de *Parisiana* (Jonas). — *Marche algérienne* (A. Bosc).

A. Morel.

PETITES NOUVELLES
La « Concordia » donnera demain jeudi, à 2 h. 1/2, au Trocadéro, un grand festival en l'honneur de M. Jean Richier, avec les concours

de M. Muratet et de Lersy, de l'Opéra; Mlle Moréno, de la Comédie-Française; P. Porel, de l'Opéra-Comique; M. de Max, Mmes Martel, de Ponty, Thomsen, Eugénie Buffet, A. Arsel, Laure, Manuel, Magnera, Maindron, Jean Vieu, Hansen, Baudet, Baudet, Séguy, Weill, M. Despas, Landier, Decq, Magus, Chanoine, d'Avanches, Barré, etc.

Cette matinée s'annonce comme des plus brillantes.

La Vie Sportive

LE TURF

NOTES SUR COLOMBES

Programme panaché de plat et d'obstacles pour gentlemen et apprentis jockeys. On peut voir dans le prix de Sourvry, Orgueilleux ou Pénélope; dans le prix Jeanne d'Albret, Pénélope ou La Crau; dans le prix d'Achères, Vignec ou Houlgate; dans le prix Juchilles, Forlar ou Welcome; dans le prix Franciscan-Friar, Manon ou Solferino.

COURSES A ENGHEN

Très jolie réunion. Le prix Montgeroul était particulièrement intéressant. Trois candidats sérieux à la Grande Course de Haies s'y rencontrèrent. Malheureusement, l'un d'eux, très disputé entre les deux autres, Protocole et Bigoudis. Protocole a gagné d'une encolure; il recevait quatre livres du cheval de M. J. Boussod, qui aurait peut-être triomphé sans une grosse faute à la dernière haie. Les deux premiers ont montré une grande supériorité sur leurs concurrents et sont tous deux en très bonne condition. On peut s'attendre à les voir bien courir à Auteuil où ils se retrouveront à poids égal.

Beaucoup de sportsmen se disposaient à prendre le train du soir pour Epsom. Le résultat du prix du Jockey-Club était très discuté. On cherchait à prendre Holocauste à 4/1 dans le Derby.

Le Prix de la Bigorre, 3,000 fr., 2,800 m., a été pour Rouge Daim (2/4), à M. Ch. L'Hôte (C. Smith), battant Monsieur l'Abbé, au vicomte de Buisseret (Faers), et Héritière, à M. W. Hurst (Rich).

Rouge Daim, Dubnicz et Héritière partaient devant Blue Dun, Marceau III, Rousselet et Monsieur l'Abbé. Camille et Young Boissy loin derrière. En face Rouge Daim, Dubnicz, Héritière, Rousselet, Blue Dun, Monsieur l'Abbé étaient ensemble. Marceau III tombait à l'avant-dernière haie, et Rouge Daim se détachait pour l'emporter de quatre longueurs sur Monsieur l'Abbé; Héritière troisième à une longueur et demie.

Pari mutuel à 10 fr. : 33 fr.

Musiques militaires
31 mai. De 4 à 5 heures.
PALAI ROYAL — 82^e d'infanterie.
Chef: M. A. Girone.
Carmen. (Dans la soirée). BIST
Eve (dans la soirée). ROSSINI
Mireille. (Dans la soirée). MASSENET
La Traviata. (Dans la soirée). GOUNOD
VERDI
SQUARE DE VAUGIRARD — 130^e d'infanterie.
Chef: M. Barthès.
Le Soldat de Floréal. allégro. LECOQ
Guillaume Tell. ouverture. ROSSINI
Dépêche télégraphique, valse. STROHL
Gitanilla. (Dans la soirée). LACOME
Sur le Bosphore. COARD

Spectacles, Plaisirs du Jour
FOLIES-BERGERE Téléphone 241.84. — 81/2
Le Poupée. Pour qui s'emballe-
t-ty revue. L. BARRY. FORTYNE — Les grandes
courtisanes. M. J. TULLY, la belle GUERRIERO.
Dimanches et fêtes 8 h. 1/2. **FOLIES-BERGERE**
matinées à 2 h 1/2

NOUVEAU CIRQUE Téléphone 241.84. — 81/2
Les Nains lutteurs
Méro. Jeudi, dim. et fêtes à 8 h. 1/2. **FOLIES-BERGERE**
matinées à 2 h 1/2

CASINO FOLLE DÉSSE, par Mlle VANDER
LES MITUS
DE LES ANGLAIS. Les SEIGNEURS
LES JES, pantomime
KOLZOVA et ses chiens

PARIS Tous les soirs spectacle varié.
LITTLE TICH
La Fée des Poupées, grand ballet.
SEVERUS SHEPHERD
Dimanches et fêtes matinées. **OLYMPIA**

JARDIN DE PARIS TOUS LES SOIRS
SPECTACLE VARIÉ CONCERT-PROMENADE
Dimanches et fêtes 8 h. 1/2. **JARDIN DE PARIS**
Matinée-Concert.

FOLIES MARIGNY La Fée des Poupées
Angèle HÉRARD, D. PIRAC, Clara BERT, Les FLORENT, Nelly FRENCH.
Petit Moulin à vent et concert.
Le Garçon de chez Maxim; les
frères de la Torre. Matinées jeudi, dim. et fêtes.

SCALA CLOTURE ANNUELLE
AMBASSADEURS Subal, Raiter, Les Trou-
badours. M. Gaudet,
Mistinguette, etc. Les Fleury Raynaud, les Paxton.

ALCAZAR D'ETE Polin, Maurel, Jacquet,
Hélène, John Howell,
M. Verly, Stefani, Fleuron, etc. Les Nando's

LA BODINIÈRE TOUS LES SOIRS
à 8 heures et à 4 h. 1/2.
Matinée-Concert. — Le soir, Spectacle.

PARISIENNA Plus que l'air, revue: Anna
Thibaud, Reschal, Vilbert, etc.
Téléphone 156.70. **D'Amour** de chez Maxim.

TRÉTEAU 58, rue Pigalle, Téléphone 136.42. Les soirs,
à 8 h. 1/2. Fursy, Hyspa Mory, Revue
TABARIN chez la portière, Le Gallo, Mary Amber

LA MATHURIN T. 241.41. — 91/2. Bonnaud,
M. Mathurin, Balha, Fragoroli, Guyon
et M. Mathurin. 1^{re} Vierge d'Amour, Marguerite Dore

LA CAPUCINE 38, rue de Valenciennes, 38. Les Tribunaux
comiques. Calixte, 1^{er} Sautier
et M. Capucine. 1^{re} Vierge d'Amour, Marguerite Dore

CIRQUE MEDRANO 140, boulevard des Martyrs, Téléphone
240.65. — 8 h. 1/2.
Attraction nouvelle. Matinée, jeudi, dimanche et fêtes à 2 h. 1/2

MOULIN-ROUGE TOUS LES SOIRS, à 8 h. 1/2.
Spectacle varié. Concert-Promenade.
Salle couverte en cas de pluie.

CIGALE Téléphone 407.60. — Tous les soirs, 8 h. 1/2.
Fénel, 1^{re} Vierge d'Amour, Marguerite Dore

CARILLON 43, rue d'Amsterdam, Téléphone 256.43.
1^{re} Vierge d'Amour, Marguerite Dore

GRANDS MAGASINS DUFAYEL De 2 h. à 6 h.
Attraction nouvelle. Matinée, jeudi, dimanche et fêtes à 2 h. 1/2

LA VUE POLE NORD La mer Glaciale et ses
habitants. Chasse aux ours
18, rue de Clugny, Entrée 1^{re} à 1 franc. De 2 h. à 11 h.

GRANDE ROUE 141, boulevard des Capucines, 141.
Entrée 1^{re} à 1 franc. Ascenseur.
FÊTE DE NUIT. Concert.

PARIS 1400, avenue de Suffren, 100. — Reconsti-
tution de la Cour des Miracles.
Entrée 1^{re} à 1 franc. De 2 h. à 6 heures.

TOUR EIFFEL Ouverte de 10 heures
du matin à 10 h. du soir.
GRAND RESTAURANT au 1^{er} étage.

BYE LUMÈRES, pince-nez, optique, photographie.
Nous servons de la plaque au gélatino-
bromure. BYE, optique, 60, boulevard des Capucines.

EXPOSITIONS
SALON DU FIGARO
EXPOSITION DES ŒUVRES
DE
M. E. HABERT.
Ouvert de onze heures à six heures.

AVIS MONDAINS
Correspondance personnelle
Pour simplifier l'envoi des
insertions de CORRESPONDANCE
PERSONNELLE, nous dédions
des BONS DE 5 FRANCS. Chaque
bon représente une ligne.

SPORTS
Chevaux et Voitures
Chez CHÉRY, 31 mai: N° 47, bon CHEVAL à 2 ans.
TRANSFÈRES
LABOURDETTE et C^{ie} 183, rue de la Pompe
(avenue du Bois-de-Boulogne)
de MANUFACTURE de
VOITURES DELUXE

500^e. Superbe MAIL-COACH neuve, par GUÏST,
1.200^e. HARNAIS à quatre, neuve, par GUÏST,
par GUÏST. — Le matin, 10 h. Boissière.

HUNTER 6 ans, gris, 3.000^e, 7, St-Florentin.
CAUSE DÉPART. — LANDAU mécanique, état neuf
à vendre. A. BALVALETTE, 21, Ch.-Elysées.

COMMISSAIRES-PRISEURS
Expositions et Ventes
COLLECTION
DE FEU M. CHARLES STEIN
OBJETS D'ART
ET DE HAUTE CURIOSITÉ
Porcelaines de Chine, Sèvres, Encaux, Verrerie
Orfèvrerie religieuse, Bijoux, Montres
Sculptures, Ivoires, Bois, D'ivoire, Bronzes
Armes et Papiers, Meubles, Tapisseries

TABLEAUX ANCIENS
Par Boucher, P. Broughel, Chardin, G. Dow
Guardi, Rubens, Teniers, Ph. Wouwerman
VENTE à PARIS, GALERIE G. PETIT, 8, rue de Séze
Les jeudis 8, vend. 9 et samedi 10 juin 1899, à 2 h.
C'est-à-dire: M. P. CHEVALLIER, 10, rue de Valenciennes
Experts: MM. FÉRAL, 7, rue Saint-Georges,
EXPOSITIONS: Les 6 et 7 juin, de 1 h. à 6 heures.

DEUX MEUBLES, Japon, Argentine, Tentures,
Tapis, Piano, Hôtel Drouot, salle 5, Vendredi
à 2 h. — M. G. COULON, commissaire-priseur,
M. R. BLER, expert, Exposition le 1^{er} juin 1899.

AVIS FINANCIERS
IN THE HIGH COURT OF JUSTICE
(In England)
CHANCERY DIVISION
M. Justice Stirling.
In the Matter of the London-Paris Securities
Corporation Limited and Reduced
formerly The London-Paris Financial and
Mining Corporation, Limited. (And in the
Matter of the Companies Act 1867, and in
the Matter of the Companies Act 1877.)

Notice is hereby given that a petition presented
to the High Court of Justice in England, Chancery
Division, on the 3rd day of May 1899, for
confirming a special resolution reducing
the capital of the above Company from
£2,000,000 to £875,000 by cancelling the sum
of £500,000 shares is directed to be heard before
his Lordship M. Justice Stirling at the Royal
Court of Justice Strand London England on
Saturday the 10th day of June 1899 and any
creditor, shareholder or any holder of a share
warrant or certificate of the said Company is
required to appear at the time of hearing by
himself or his counsel for that purpose and a
copy of the petition may be seen by any credi-
tor shareholder or holder of a share warrant
or certificate issued to bearer at the Office of
the Company and also at the Office of the
under mentioned solicitors and a copy of the
said petition will be supplied by the said soli-
citors upon payment of the regulated charges
for the same.

Dated this 10th day of May 1899
H. F. Church,
Master,
DAWES AND SONS,
9, Angel Court, Throgmorton street,
London.
Solicitors for the said Company.

OFFICIERS MINISTÉRIELS
ADJUDICATIONS
UN GROUPE DE 6 MAISONS, quai de Billy, 46 et
27 et 29, C^{ie} 1.664^e rev. total 57.562, M. à p.
400.000 fr. A adj. s. l'ench. rev. not. Paris, le 6
juin 1899, aux ench. M. P. RIZZOLI, 24 Sébasto-
pol, 34, dépt. d'ench., et Panhard, 4, rue Rougemont.

Adjudication de l'étude de M. PANHARD, notaire à Paris,
rue Rougemont, 4, le 5 juin 1899, à 2 heures:
DIVERSES: 1^{re} lot, 4 actions S^{te} An-
onyme de l'Hôtel de la Reine; 2^e lot, 2 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 3^e lot, 2 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 4^e lot, 14 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 5^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 6^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 7^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 8^e lot, 25 obligations
Banque hypothèque de Suède; 9^e lot, 5 obligations
Banque hypothèque de Suède; 10^e lot, 30 actions
préférées C^{ie} des Chemins de fer d'Alsace et de
Lorraine; 11^e lot, 3 actions de la même Compagnie;
12^e lot, 10 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
13^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
14^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
15^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
16^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
17^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
18^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
19^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
20^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
21^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
22^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
23^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
24^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
25^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
26^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
27^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
28^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
29^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
30^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
31^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
32^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
33^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
34^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
35^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
36^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
37^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
38^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
39^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
40^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
41^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
42^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
43^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
44^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
45^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
46^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
47^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
48^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
49^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
50^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
51^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
52^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
53^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
54^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
55^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
56^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
57^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
58^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
59^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
60^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
61^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
62^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
63^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
64^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
65^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
66^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
67^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
68^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
69^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
70^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
71^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
72^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
73^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
74^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
75^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
76^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
77^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
78^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
79^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
80^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
81^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
82^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
83^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
84^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
85^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
86^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
87^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
88^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
89^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
90^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
91^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
92^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
93^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
94^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
95^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
96^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
97^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
98^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
99^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
100^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};

MAISON NEUVE
RUE D'ABBEVILLE, N° 7
PRESQUE A L'ANGLE DE LA RUE LAPAYETTE
A adj. s. l'ench. rev. not. Paris, le 6
juin 1899, aux ench. M. P. RIZZOLI, 24 Sébasto-
pol, 34, dépt. d'ench., et Panhard, 4, rue Rougemont.

Adjudication de l'étude de M. PANHARD, notaire à Paris,
rue Rougemont, 4, le 5 juin 1899, à 2 heures:
DIVERSES: 1^{re} lot, 4 actions S^{te} An-
onyme de l'Hôtel de la Reine; 2^e lot, 2 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 3^e lot, 2 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 4^e lot, 14 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 5^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 6^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 7^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 8^e lot, 25 obligations
Banque hypothèque de Suède; 9^e lot, 5 obligations
Banque hypothèque de Suède; 10^e lot, 30 actions
préférées C^{ie} des Chemins de fer d'Alsace et de
Lorraine; 11^e lot, 3 actions de la même Compagnie;
12^e lot, 10 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
13^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
14^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
15^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
16^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
17^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
18^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
19^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
20^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
21^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
22^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
23^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
24^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
25^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
26^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
27^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
28^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
29^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
30^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
31^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
32^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
33^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
34^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
35^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
36^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
37^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
38^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
39^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
40^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
41^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
42^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
43^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
44^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
45^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
46^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
47^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
48^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
49^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
50^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
51^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
52^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
53^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
54^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
55^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
56^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
57^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
58^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
59^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
60^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
61^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
62^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
63^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
64^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
65^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
66^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
67^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
68^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
69^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
70^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
71^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
72^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
73^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
74^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
75^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
76^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
77^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
78^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
79^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
80^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
81^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
82^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
83^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
84^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
85^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
86^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
87^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
88^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
89^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
90^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
91^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
92^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
93^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
94^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
95^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
96^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
97^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
98^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
99^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
100^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};

MAISON NEUVE
RUE D'ABBEVILLE, N° 7
PRESQUE A L'ANGLE DE LA RUE LAPAYETTE
A adj. s. l'ench. rev. not. Paris, le 6
juin 1899, aux ench. M. P. RIZZOLI, 24 Sébasto-
pol, 34, dépt. d'ench., et Panhard, 4, rue Rougemont.

Adjudication de l'étude de M. PANHARD, notaire à Paris,
rue Rougemont, 4, le 5 juin 1899, à 2 heures:
DIVERSES: 1^{re} lot, 4 actions S^{te} An-
onyme de l'Hôtel de la Reine; 2^e lot, 2 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 3^e lot, 2 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 4^e lot, 14 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 5^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 6^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 7^e lot, 4 actions
S^{te} Anonyme de l'Hôtel de la Reine; 8^e lot, 25 obligations
Banque hypothèque de Suède; 9^e lot, 5 obligations
Banque hypothèque de Suède; 10^e lot, 30 actions
préférées C^{ie} des Chemins de fer d'Alsace et de
Lorraine; 11^e lot, 3 actions de la même Compagnie;
12^e lot, 10 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
13^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
14^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
15^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
16^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
17^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
18^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
19^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
20^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
21^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
22^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
23^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
24^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
25^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
26^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
27^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
28^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
29^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
30^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C^{ie};
31^e lot, 2 obligations ch. 500 dollars même C<

Ayuntamiento de Madrid